

Karel Čapek et Antoine de Saint-Exupéry

Notre Bibliothèque Verte (n°30 & 31)

Karel Čapek (1890-1938) et Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) se réunissent dans leur haine du robot, de la robotisation de l'espèce humaine et du monde machine. C'est une idée venue de loin que celle du robot. Au moins d'Aristote (-384 /-322 av. J.C), qui, dans son livre *De la politique*, explique que les esclaves sont nécessaires tant qu'il n'y aura pas de machines pour jouer de la cithare ou actionner des soufflets de forge à leur place. Mais déjà dans l'*Atra-Hasis* (« Supersage », le Noé babylonien), 15 siècles plus tôt, les Grands Dieux décident de créer des robots, les hommes, pour remplacer les dieux mineurs en grève ; ceux-ci las de trimer pour les nourrir ayant brisé leurs outils. Ces robots sont créés d'eau et d'argile mêlées au sang d'un dieu sacrifié et on leur insuffle un souffle divin : l'âme.

Karl Marx (1818-1883) reprend l'idée d'Aristote vingt siècles plus tard, dans ses *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857) – et presque un siècle avant l'automatisation : la machine libère l'homme du travail. Non seulement la Machinerie générale multiplie le potentiel de productivité mais elle crée les conditions d'un dépassement du capitalisme.

Karel Čapek forge ce mot nouveau « robot », en 1920, dans sa pièce *R.U.R (Rossum's Universal Robots)*, un an avant que Saint-Exupéry, jeune homme fêru de sciences et de mathématiques, ne se forme à l'aviation, durant son service militaire. Quand Saint-Exupéry est abattu par la chasse allemande 24 ans plus tard, et six ans après la mort de Čapek, le mot robot est devenu un nom commun avec ses connotations péjoratives dans tous les pays industriels. Saint-Exupéry, qui, loin d'être un « technophobe », inventait des dispositifs et déposait des brevets, écrit la veille de sa mort : « Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante. Et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier. » Mais qu'est-ce qu'un *robot* ? Le verbe tchèque « robit » signifie « faire, œuvrer, fabriquer », et le substantif « robota » désigne le travail pénible, la « corvée ». Le robot *robot* comme le prolo *turbine*. Travaux d'esclaves et de rouages fonctionnels. Voilà cette « vertu de robots », cet asservissement d'homme-machine au monde-machine que refusent Čapek et Saint-Exupéry. Et nous aussi qui en sommes aujourd'hui captifs.

Pièces et main d'œuvre

Karel Čapek

(1890-1938)

Munich, 29 et 30 septembre 1938. Hitler convoite les Sudètes, cette zone germanophone de la jeune république de Tchécoslovaquie, elle-même issue du démembrement de l'empire austro-hongrois en 1918. A Munich, le Premier ministre du Royaume-Uni, Neville Chamberlain, et le président du Conseil français, Édouard Daladier, capitulent devant l'Allemagne, cependant que Mussolini joue l'entremetteur. Ils se déshonorent en sacrifiant un pays ami et ouvrent ainsi la voie au déferlement nazi. Les liens franco-tchèques pulvérisés, c'est la « clé de voûte » de l'édifice européen, comme la nomme Paul Valéry, qui est écrasée¹.

Karel Čapek, né en 1890 en Bohême, dans ce futur pays des Sudètes, n'aura pas le temps de voir l'invasion de la partie tchèque du pays en mars 1939 - malgré les promesses d'Hitler. L'écrivain majeur de la 1^{re} République tchécoslovaque, ami des présidents démocrates et libéraux Tomáš Masaryk et Edvard Beneš, meurt de pneumonie le 25 décembre 1938, l'âme et le corps brisés par les accords de Munich. Celui qui, en une vingtaine d'années, était devenu la voix du « petit homme tchèque » et l'artisan d'un sens civique national, figurait en bonne place sur la liste nazie des personnalités à abattre lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie. Son frère aîné Josef (né en 1887), illustrateur, écrivain et photographe, capturé par l'occupant, mourut en 1945 au camp d'extermination de Bergen-Belsen.

Les Tchèques ont depuis des siècles l'habitude de ce despotisme impérial et germanique, d'où peut-être l'ironie désabusée et les fables *hénormes* des auteurs locaux. Voyez Jaroslav Hasek (1883-1923), l'auteur du *Brave soldat Chveïk* ; Milan Kundera et *La Plaisanterie* (1967) ; et Kafka (1883-1924) qui riait, paraît-il, à gorge déployée de ses histoires de cafard et de métamorphose – quoique écrites en allemand. Karel Čapek excelle également dans la faribole, cette parabole légère qui, sous couvert humoristique, décrit les malheurs du temps : course universelle à la puissance, industrie de la guerre, machinisme et déshumanisation. Ses grandes œuvres, notamment la pièce de théâtre *R.U.R.*, (1920), et le roman *La guerre des salamandres* (1936), baignées d'un sentiment terminal de la civilisation et du *Monde d'hier*² nous semblent aujourd'hui des prémonitions.

Karel et Josef, enfants d'un père médecin, d'une mère aimante et frères d'une sœur admirée, grandissent dans un milieu bourgeois cultivé. Âgés respectivement de vingt-huit et trente-et-un ans lors de l'effondrement de l'Empire austro-hongrois, ils deviennent des figures du monde des lettres et de la presse tchécoslovaques, notamment dans les colonnes du *Lidové noviny*, journal de l'intelligentsia dans les années 1920-1930. Čapek donne une langue à son pays, en puisant dans ses voyages et rencontres. Il publie en 1920 une anthologie de la poésie française, de Baudelaire à Soupault, qu'il a lui-même traduite. Neuf ans auparavant, il s'était rendu en France, à la rencontre des peintres (cubistes), des poètes et de Henri Bergson (1859-1941), le plus éminent penseur de l'époque, dont il suit les cours. On sait l'influence de Bergson sur Proust et une foule d'écrivains. On devine ce que la plume acide de Čapek y a trouvé. Bergson ne définit-il pas, dans un ouvrage publié en 1900, le rire comme du « mécanique plaqué sur du vivant³ » ? La comédie dystopique *R.U.R.*, qui met en scène une révolte des robots contre leurs ingénieurs, soudain désemparés et impuissants face à leurs esclaves, puise là certains de ses ressorts comiques. On y reviendra. D'une manière générale, les références philosophiques abondent dans les œuvres de Čapek. Rien

¹ Paul Valéry, *L'Art vivant*, n° 225, septembre 1938.

² Stefan Zweig. *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, 1943

³ H. Bergson, *Le Rire* (1900)

d'étonnant à cela puisque l'auteur a obtenu en 1915 un doctorat consacré au *pragmatisme*. Une école philosophique américaine (Charles Sanders Peirce, William James, John Dewey) aux vues particulièrement subtiles sur la théorie scientifique, les croyances, la vérité et l'expérience politique. Disons, pour aller à l'essentiel, que pour un pragmatiste la signification intellectuelle d'une pensée réside dans ses effets sur nos actions. La vérité d'une idée n'est jamais donnée en théorie, mais se prouve par l'expérience, un processus d'enquête qui admet l'erreur, la rectification de celle-ci et sa vérification. D'où une tendance à la tolérance, à l'examen de points de vue opposés ; au pluralisme démocratique, en un mot.

C'est l'esprit que Čapek incarne dans le monde intellectuel tchèque. Après avoir fréquenté avec son frère les cercles dandys versés dans la littérature décadente, il convie des intellectuels, tous les vendredis, à partir des années 1920, à tenir salon chez lui. Le président Masaryk, par exemple, philosophe comme lui, formé dans les années 1870 à l'université de Vienne sous l'égide de Franz Brentano, qui compte Edmund Husserl parmi ses disciples, autre penseur majeur de la crise de la culture européenne, au moment où Čapek rédige la *Guerre des salamandres* (1936). Il s'agit d'un cercle d'élite, à coup sûr, mais où la qualité de membre est à mille lieues au-dessus de ce qui passe aujourd'hui pour tel.

Čapek est invité en Angleterre en 1924, à l'initiative du PEN Club, association d'écrivains internationale, fondée en 1921 pour défendre les idéaux de paix, de tolérance et de liberté créatrice. Il sera lui-même président du PEN Club tchécoslovaque entre 1925 et 1933. Il rencontre trois des auteurs qu'il respecte le plus : le dramaturge Bernard Shaw, l'écrivain de science-fiction H. G. Wells et le romancier et satiriste Gilbert Keith Chesterton, dont il se sent le plus proche. Chesterton anime quelque temps un mouvement « distributiste », visant à restaurer une société de petits propriétaires indépendants, rassemblés dans des communautés à petite échelle. Distribuer la petite propriété revient pour Chesterton à dégonfler le capital des riches, eux qui outrepassent les limites de leurs possessions pour accaparer celles des autres. La joie de la création limitée, seule accessible à l'homme, suppose de ne pas jouer à Dieu. L'exact opposé des promesses du progrès industriel, dont Chesterton dénonce la pente folle : « l'humanité a autant le droit de bazarder ses machines et de vivre de la terre, si elle le décide, que tout homme de vendre sa vieille bicyclette et d'aller à pied si bon lui semble. Certes le marcheur va moins vite que le cycliste, mais qui nous oblige à courir ? », écrit-il en 1926 (*Plaidoyer pour une propriété anticapitaliste*).

Les idées de Čapek sont de la même veine. Discret sur lui-même, amoureux de la nature qu'il fréquente à travers le jardinage, et qu'il magnifie par la photographie, l'écrivain veut d'abord exprimer les choses, et les rapports entre les choses. Un thème revient : le progrès technique et ses conséquences économiques, politiques, morales et esthétiques. Autrement dit, le « châtimement de Prométhée », étudié sous divers angles.

Faut-il punir Prométhée parce qu'il a dérobé un bien sacré ; parce qu'il a répandu parmi les hommes le moyen de leur amollissement par le confort ; parce que la technique, mise entre de mauvaises mains, pourrait servir d'arme à l'encontre des ennemis ; ou bien encore parce que, précisément, la puissance technique a été répandue, au lieu d'être réservée à quelques-uns aspirant à dominer leurs semblables ?

Dans ses textes en forme d'apologues et de contes philosophiques, où il revisite les mythes de l'humanité⁴, Čapek laisse au lecteur le soin de méditer sur le rapport entre l'humain et ses créations, en jouant avant tout de l'humour. Dans sa pièce de 1920, *R.U.R (Rossum's Universal Robots)*, un savant génial, Rossum (en tchèque, *rozum* = raison), désireux de prouver que la création peut se passer de Dieu, a fabriqué des hommes artificiels – organiques et non pas mécaniques. De chair et non de fer. Extérieurement, ils paraissent humains. Intérieurement, ils n'ont pas d'intériorité ; ni sentiments, ni émotions, ni sensibilité ; pas d'âme. Juste des capacités de mémoire et de compréhension (*logiciel*, IA) leur permettant d'accomplir les ordres (*programme*).

⁴ Cf. *Le châtimement de Prométhée et autres fariboles ; Contes d'une poche et d'une autre poche*

Le caprice de leur créateur a également doté ces humanoïdes d'habiletés artistiques et d'organes génitaux - plutôt superflus lorsqu'on n'est pas censé engendrer – mais toujours utiles à d'autres fins. Du moins pour les humains d'origine animale.

Le fils de l'inventeur, le jeune ingénieur Rossum, a rationalisé la production de ces hommes artificiels en vue d'un rendement maximal. L'industriel Harry Domin (*Dominus* ? Dominant ?) et ses collaborateurs inondent bientôt la société de robots produits en série.

Comme dans les *Grundrisse*⁵ de Marx, repris depuis par Marcuse, Gorz et tous les marxistes, les humains vivront tels des dieux en se délestant du travail pénible sur les hommes machines. Domin rêve du paradis sur terre. Mais la jeune Hélène Glory, son épouse, s'émeut de la condition servile des robots. Trompée par leur apparence humaine et leurs capacités verbales, cette activiste inclusive ne peut se résigner à leur destin de machine, et, trahissant son mari et son espèce, elle pousse un des collaborateurs de l'entreprise, spécialiste de la physiologie, à doter les robots de sensibilité. Bref Hélène Glory est une anti-spéciste dont l'empathie s'étend au non-vivant. Dès lors, les robots évoluent et leur conscience s'éveille. Écoutez-donc Radius, leur Spartacus, invectivant ses maîtres :

« Vous n'êtes pas comme les robots. Vous êtes moins performants que les robots. Les robots font tout. Vous ne faites que donner des ordres. Vous ne faites que parler. (...) Je ne veux pas de maître. Je sais tout. (...) Je veux être moi-même le maître. (...) Je veux être le maître des hommes. »

Voilà un androïde qui ne connaît pas la « honte prométhéenne⁶ ». Les robots se révoltent contre les hommes qu'ils exterminent : Tous. À l'exception du plus vieux collaborateur de Domin dont ils veulent arracher le secret de leur fabrication. Car les robots *ne naissent pas* ; ils sont fabriqués. *Ils ne vivent pas* ; ils fonctionnent.

Œuvre fondamentale pour toute critique anti-industrielle, *R.U.R.* brode en apparence sur la légende juive du Golem, cette créature artificielle humanoïde, censée se mouvoir et protéger son créateur si on lui appose le nom de Dieu. Lien d'autant plus net qu'au XIX^e siècle, l'époque du *Frankenstein* de Mary Shelley, on attribue la création du Golem au rabbin talmudiste et mystique pragois du XVI^e siècle Juda Löw ben Bezalel, dit le Maharal (un acronyme hébreu pour Notre Maître le Rabbin Loew).

Čapek reprend cette filiation tout en situant la scène dans le monde industriel de son époque, alors que s'impose le taylorisme. Le robot et le prolo c'est vice et versa. Nul besoin de déplacer l'action dans une contrée mystérieuse, telle l'*Erewhon* de Samuel Butler, ni de se projeter dans des siècles futurs, comme *Zamiatine*⁷, qui écrit *Nous Autres* au début de cette même décennie 1920. Surtout, l'auteur forge le néologisme de « robot », ce même vocable qui met aujourd'hui en transe les « accélérationnistes » néo-léninistes⁸, promoteurs de la Quatrième Révolution Industrielle et négateurs de l'humain. Pour une version « libérale » voyez les propos du président Macron au Forum économique de Davos, le 26 janvier 2021⁹.

⁵ K. Marx, *Introduction à la critique de l'économie politique* (1857-1858)

⁶ Cf. Günther Anders. *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*. 1956. EDN & Ivrea, 2002

⁷ Cf. Notre Bibliothèque Verte n°5 & 6, Kropotkine et *Zamiatine* :

http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1336

⁸ Cf. M. Blouin, « De la technocratie. Ludd contre Marx », sur www.piecesetmaindoeuvre.com et Pièce détachée 69/69'

⁹ « À côté de la révolution de l'intelligence artificielle, il y en a une deuxième qui pour moi est totalement fondamentale qui est celle du quantique, qui va là aussi, par la puissance de calcul et la capacité d'innovation, profondément changer notre industrie [...] nous allons rentrer dans une ère d'accélération de l'innovation, de rupture très profonde d'innovation et donc de capacités à commoditiser certaines industries et créer de la valeur très vite. Par rapport à ce que j'ai dit, qu'est-ce que cela a comme impact ? Un, on va

C'est en fait son frère Josef qui suggère ce mot de robot à Čapek pour désigner les instruments de l'humanité à l'ère industrielle, enfin libre, souveraine et occupée de son seul épanouissement. Le verbe tchèque « robít » signifie « faire, œuvrer, fabriquer », et le substantif « robota » désigne le travail pénible, la « corvée ». Le robot *robote*. Il *turbine* comme n'importe quel *turbineur* au *turbin* remplit les tâches ingrates dévolues aux travailleurs de force : ouvriers, serfs, esclaves. Il les accomplit sans faiblir, sans se plaindre (puisqu'il ne possède ni conscience ni sensibilité), avec une productivité égale à celle de deux ouvriers et demi. Et puisqu'il s'agit d'un mécanisme dénué de vie, il ne subit aucune *exploitation*, car il n'y a d'extorsion de plus-value que de l'homme (le prolétaire) par l'homme (le capitaliste). L'humain fait travailler le robot, comme une source d'énergie sûre et bon marché. Telle est la vision de Harry Domin, directeur général des entreprises R.U.R., encouragé pour des raisons moins métaphysiques par les actionnaires : « Avouez que c'était un beau rêve, de libérer l'homme de l'esclavage. Du travail dégradant et dur, de la sale corvée qui tuait ».

S'il parle au passé, c'est qu'entre les grandes espérances du prologue et le désespoir de l'épilogue, quelque chose est arrivée : l'humanité ne se reproduit plus. Elle vit enfin son paradis terrestre ainsi décrit par Alquist, l'architecte des bâtiments de l'usine :

« J'ai raison ! Le monde est devenu fou ! Vous pouvez regarder où vous voulez, sur tous les continents, on croirait assister à une orgie ! Pas besoin de faire le moindre geste pour manger, on vous le met directement dans la bouche ; pas besoin de faire le moindre mouvement, les robots de Domin arrangent tout. Nous l'humanité, le sommet de la vie, rien ne nous intéresse plus – ni les enfants, ni le travail, ni la misère ! Sauf une chose, bien sûr – les plaisirs, les jouissances, il en faut le plus possible et le plus vite possible ! Et vous voudriez des enfants ? Hélène, à quoi bon des enfants pour des hommes qui ne servent à rien¹⁰ ? »

En dénonçant le rêve de délivrance par la technologie, Čapek énonce une des bases conceptuelles de la critique du progrès. Il joue aussi sur le thème du rapport entre maîtrise et servitude, issu de la philosophie de Hegel (*Phénoménologie de l'esprit*). Dans un passage célèbre, le maître cherche à se prouver comme une conscience libre en réduisant l'autre, qu'il vainc dans une lutte à mort, au rang d'esclave rivé à la survie biologique. Le maître oublie cependant que seule une conscience peut reconnaître une autre conscience. Sa victoire n'en est donc pas vraiment une. Plus encore, l'esclave, voué à travailler au service du maître, extériorise ses forces en modifiant la matière et reconnaît sa propre image dans ses productions. Il advient à la conscience via le travail, pour renverser la domination et devenir le maître du maître. Celui qui prétendait faire des machines ses esclaves, est devenue la proie de ces êtres artificiels qu'un savant compatissant a dotés d'un sentiment interne et d'une conscience collective.

Ainsi, dans *R.U.R.*, l'un des meneurs de la révolte des robots - le nommé Radius - voudrait être maître à son tour, étant donné que les humains ne travaillent pas mais se contentent de donner des ordres. Bref dans l'usine des robots comme dans *La Ferme des animaux*, certains aimeraient être plus égaux que les autres. Discrètement, Čapek introduit le doute avec un robot moral nommé Damon, réminiscence du *daimon* (démon), cette voix intérieure et divine qui rappelle parfois Socrate aux justes jugements et conduites.

Damon propose de se sacrifier pour tous les robots afin que Alquist, le dernier homme vivant, le dissèque pour retrouver le secret de la vie.

continuer à innover et à accélérer. C'est sûr. Deux, il y aura des impacts en termes d'ajustements sociaux et il faut les penser dès maintenant [...] le sujet des inégalités sociales va être encore plus prégnant [...]. Trois, tout cela a des impacts en termes démocratiques qui sont massifs. Et donc, si vous voulez, pour moi, ces innovations vont être des accélérateurs de nos problèmes sur le plan social et démocratique. »

¹⁰ *R.U.R.* in *L'Homme fabriqué, récits de la création de l'homme par l'homme*. Edition de Jean-Paul Engélibert, Garnier, 2000

En effet, l'humanité disparue, non seulement il ne *naît* plus d'enfants, mais nul ne sait plus comment *fabriquer* des robots ; Hélène Glory, dans une ultime bévue émancipatrice, ayant jeté au feu les secrets de leur fabrication. Les robots condamnés à l'usure et à la panne finale souhaitent percer les mystères du vivant pour « se multiplier », « pour les générations futures », « pour devenir des hommes ». Ils supplient et menacent tour à tour Alquist. « - Maître, nous avons été des machines, mais la peur et la douleur nous ont donné... des âmes. [...] Il y a quelque chose qui combat en nous. Il y a des moments où nous sommes comme possédés. Nous avons des idées qui ne viennent pas de nous. [...] Les hommes sont nos parents. [...] Nous sommes leurs fils. »

Mais, répond le dernier homme, « on ne trouve pas la formule de la vie dans les éprouvettes ». La vie renaîtra, si elle doit renaître, de Primus et Hélène – ainsi nommée en hommage à son modèle humain ; un couple de robots si amoureux que chacun des deux est prêt à se laisser disséquer pour l'autre. Un nouveau couple primordial qui réveille l'exaltation mystique du vieil Alquist :

« Va, Adam. Va, Ève. Tu seras sa femme. Et toi tu seras son mari. [...] "Et Dieu créa l'homme à son image. A son image il fit l'homme et la femme [...]. Et Dieu vit ce qu'il avait fait et il vit que c'était bon." [...] vous tous, inventeurs de génie, qu'avez-vous inventé de plus que cette fille, que ce garçon, que ce premier couple qui a inventé l'amour, les larmes, le sourire, l'amour entre un homme et une femme ? La vie ne disparaîtra pas. [...] Elle renaîtra de l'amour, toute nue et toute menue. »

De l'amour vaincu renaîtra la vie qui triomphera des villes, des usines et des machines en ruines. « Toi seul, amour, fleuriras sur les décombres et confieras la graine de la vie au vent. » *Rideau*.

Des deux côtés de la lutte, qu'il s'agisse de l'industriel Domin ou du robot Radius, Čapek fustige la volonté de puissance. Et cela vaut pour ceux qui ont entrepris de renverser non pas l'outillage industriel, mais la position de maître des machines : « la bourgeoisie, qui ne peut ou ne veut pas aider, m'est étrangère, mais le communisme m'est également étranger qui, au lieu d'aider met en avant le drapeau de la révolution. Le dernier mot du communisme, c'est la domination et non le salut ; son slogan majeur, c'est le pouvoir, et non l'aide » (« Pourquoi je ne suis pas communiste », 1924).

R.U.R. est joué à New York en 1922, à Paris en 1924, et répand le mot « robot » dans le monde entier. Čapek écrit d'autres œuvres soutenues par de brillantes prémonitions. Fêré de science, il connaît aussi bien la théorie de la relativité d'Einstein que celle des transformations d'Hendrik Lorentz, suivant lesquelles la matière concentrerait une énorme quantité d'énergie.

Que se passerait-il, demande Čapek, si un scientifique aux penchants démiurgiques trouvait le moyen de fragmenter les atomes en électrons pour les mettre au *travail*, autrement dit pour *produire* l'énergie cachée dans la matière ? À supposer qu'un complexe militaro-industriel s'empare de cette invention, vers quel monde irions-nous ? C'est le sujet de *Krakatit* et de *La fabrique d'Absolu*, parus en 1922, qui anticipent les périls de l'énergie nucléaire. Dans ce dernier roman, débordant de fantaisie et d'humour, l'ultime révolution de la technique s'achève dans un délire mondialisé, où toutes les cultures se fondent en un maelström insensé. Il faut dire que son argument est astucieux. L'énergie jaillie des « carburateurs » du scientifique Marek, bientôt rachetés par l'industriel G. H. Bondy, fait sortir l'Absolu lui-même de sa gangue matérielle. Panthéisme : Dieu est partout dans la matière, et la science l'a révélé. Le miracle tourne vite au fléau. Plus Bondy vend de carburateurs, plus il répand l'amour divin et les conversions religieuses. Les nantis offrent leurs biens aux pauvres, les criminels se repentent de leurs fautes, les industriels deviennent contemplatifs, les buts précis de la production se dissipent. Čapek réserve quelques moments hilarants à son lecteur, illustrés de surcroît par les dessins de son frère. Comme lorsqu'il réinterprète l'exemple de la manufacture d'épingles d'Adam Smith, incarnation de l'efficacité de la division du travail dans *La richesse des nations*. Supposez cette manufacture touchée par la grâce de l'Absolu, la voici devenue une usine de clous qui ne se soucie plus de rationaliser la production. Il s'agit de produire pour produire, jusqu'à l'absurde, dans un pur étalage de puissance. L'Absolu vomit littéralement des clous. Il trouve l'équivalent de son infini dans

l'abondance. Trait satirique à l'adresse du culte productiviste soviétique, sans doute. Mais rappel plus général que « l'homme a besoin de tout, sauf de l'abondance illimitée ».

Le roman anticipe le projet Manhattan des États-Unis entre 1941 et 1944 et les explosions de Hiroshima et Nagasaki, saluées en leur temps par le technoprophète Teilhard de Chardin comme la dissémination du divin dans la matière. La cohérence narrative s'effiloche au gré des chapitres, une fois qu'éclate une guerre de tous contre tous, dans toutes les villes, provinces et nations. Effrayé par le fanatisme de ceux qui prétendent détenir la vérité sur ce qui nous dépasse, Čapek se délecte à montrer comment chaque groupe, secte ou parti revendique bientôt l'Absolu pour son propre compte. Le conflit des interprétations s'achève en guerre mondiale, « la plus grande des guerres ». En somme, on ne saurait *nucléariser* le monde sans *globaliser* les maléfices de la puissance ainsi délivrée. Que l'on défende l'esprit d'entreprise américain ou la planification soviétique, le capitalisme ou le communisme, le tour de force de l'Absolu est de réaliser la même hégémonie. L'industriel Bondy s'adresse au scientifique Marek : « C'est l'Industrie, la plus grande puissance du monde. Et ce qu'on appelle " les masses populaires " sont aussi une grande puissance ? Tu comprends son plan ? - Pas du tout – Il s'est rendu maître des deux. Il s'est emparé de l'Industrie et des masses. De la sorte, il tient tout entre ses mains. Il vise, sans aucun doute, l'hégémonie mondiale. Voilà, Marek ! » Telle est la leçon philosophique du roman, même s'il s'essouffle en accumulant les situations absurdes.

La tentation de se hisser à l'égal des dieux, cette perversion de l'élan vital qui expose l'humanité à sa propre destruction, obsède Karel Čapek. Au moment où les légions hitlériennes se renforcent, il atteint en 1936, avec le roman *La guerre des salamandres*, l'expression la plus aboutie de cette idée. Exploitant les potentialités de la forme romanesque, il glisse dans la trame narrative de fausses coupures de journaux, des rapports de colloques scientifiques sur les salamandres, des articles de biologie sur leur vie sexuelle, des comptes rendus de réunions de la Société d'Exportations du Pacifique (qui rassemble les industriels du marché mondial des salamandres, analogue de la traite des esclaves), des chapitres d'ouvrages de philosophes sur les malheurs du temps. Sous la fiction percent les tensions géopolitiques et nombre de personnages des années 1930 : chefs d'État, militaires, vedettes de cinéma, philosophes du déclin de l'Occident – on pense à Oswald Spengler.

Tout commence au large de Sumatra, où le capitaine Van Toch, pragois fort en gueule et jurons, découvre près des côtes, un grand nombre de créatures amphibies, de plus d'un mètre, capables de se tenir sur leurs pattes arrière et de répondre à des ordres simples. Elles sont en mesure de retirer des perles à l'intérieur de coquillages. Van Toch les utilise bientôt comme main d'œuvre pour lancer un lucratif commerce de perles précieuses. Il ne tarde pas à rencontrer l'industriel G.H. Bondy (encore lui), par l'intermédiaire du portier de ce dernier. Comme dans les romans des années 1920, le planificateur et directeur commercial organise à l'échelle internationale la découverte inopinée du marin. Les salamandres sont apprivoisées, tenues dans des bassins ou utilisées le long de bandes côtières, et prolifèrent en raison de leur mode de reproduction qui ne suppose pas l'accouplement. Phénomène médiatique mondial, elles deviennent l'objet de toutes les spéculations et de toutes les campagnes d'*acceptabilité sociale* (jusqu'où va leur conscience ? Sont-elles capables d'art, de science, de politique ? Faut-il leur attribuer des droits ?) et forment sous peu la population la plus dense de la planète. Les industriels les exploitent pour toutes tâches de remblaiement, digues et barrages, dans une frénésie d'aménagement et de gigantisme. Les nouveaux Prométhée voient grand : « nous remplaçons le roman d'aventures de la pêche des perles par l'hymne du travail » claironne Bondy ; « Si nous nous refusons à penser continents et océans, nous resterons en deçà de nos possibilités [...]. Je préférerais que nous pensions en milliards de salamandres, en millions et en millions d'unités de main-d'œuvre, que nous envisagions des déplacements de l'écorce terrestre, de nouvelles genèses et époques géologiques ».

Au-delà de toute mesure, l'industrie compte sur ses esclaves besogneux pour découvrir de nouvelles Atlantides et subvertir la Terre. Armements, explosifs, machines : le marché mondial

tourne à plein régime pour fournir aux salamandres de quoi atteindre les objectifs planifiés. Mais la démesure technique produit sa propre sanction : les salamandres comprennent qu'elles font nombre, certaines, curieux spécimens blonds, se disent plus pures que les autres, des chefs émergent qui négocient avec les États pour se voir attribuer encore plus de machines. Jusqu'à ce que, partout, les continents soient submergés et l'humanité contrainte à l'autodestruction. Autrement dit, continuer de faire tourner la production et le commerce, *quoi qu'il en coûte*, en fournissant ainsi aux salamandres les moyens de la barbarie.

La civilisation des salamandres, c'est le monde uniforme de la Quantité : travail en série, capacité de production maximum, chiffre d'affaires record. Le reste, art, culture, science pure, philosophie, tous ces menus travaux lents et futiles, on s'en passe : mots caducs qui vous retournent l'estomac. Čapek introduit un obscur auteur, M. X, dont une brochure diffusée clandestinement met en garde l'humanité contre sa pulsion d'autodestruction : cessez de nourrir les salamandres, créons une ligue des nations contre les salamandres, car elles ont vidé la civilisation de ce qu'elle avait d'humain pour n'en retenir que le côté pratique, utilitaire et fonctionnel. La prospérité des miracles de la technique n'est qu'un leurre. Las, les avant-gardes culturelles (qui rappellent les futuristes russes et italiens) et les syndicats ouvriers ont tôt fait de dénoncer en M. X un réactionnaire. Les premières car elles en ont assez de la nature et du romantisme, et réclament des « côtes en ciment uni au lieu des vieilles roches déchiquetées », le remplacement de l'« ancien monde géologique par le monde géométrique » ; les seconds car ralentir les exportations au service des salamandres reviendrait à freiner la croissance. Autrement dit, ôter le pain de la bouche au prolétariat qui a tant lutté pour accéder à ce niveau de confort industriel. M. X, rappelle Čapek dans le dernier chapitre du livre, un dialogue de l'auteur avec sa propre conscience, c'est un peu l'écrivain lui-même, méditant sur l'appétit humain pour la puissance :

« Tu sais qui travaille fiévreusement jour et nuit dans les laboratoires pour trouver des machines et des produits encore plus puissants pour balayer le monde ? Tu sais qui prête l'argent aux salamandres, tu sais qui finance cette Fin du Monde, tout ce nouveau Déluge ? - Je sais. Toutes les usines. Toutes les banques. Tous les États. - Tu vois. Si ce n'était que les salamandres contre les hommes, il y aurait peut-être quelque chose à faire ; mais les hommes contre les hommes, mon vieux, rien ne peut les arrêter ».

Pas davantage les troupes hitlériennes du « modernisme réactionnaire¹¹ ». À la fin du roman, les salamandres ont pénétré jusqu'à Dresde et cheminent vers Prague. Dans *La maladie blanche*, une pièce de théâtre jouée en 1937 au Théâtre national de Prague, les pressentiments de Čapek touchent au sublime. La population est atteinte d'une pandémie. Des taches blanches apparaissent sur la peau de personnes âgées de plus de 45 ans et les précipitent vers la mort, dans d'atroces souffrances. Un docteur, nommé Galén, trouve le remède. Il refuse pourtant de soigner les riches avant que la paix mondiale ne soit instaurée. Le Maréchal qui impose au pays sa dictature militaire est lui aussi touché par le mal. Il finit par accepter les conditions du docteur pour ne pas mourir et lance à la foule « Non à la guerre ! Non à la guerre ! ». Celle-ci se déchaîne alors, le tenant pour un traître et piétine le précieux médicament du docteur Galén.

Décidément, Munich ne pouvait susciter en Čapek que des visions morbides, lui dont toute l'œuvre visait à garder l'humain de son penchant à la démesure, de sorte qu'il exerce, humblement, la meilleure part de lui-même. Celle-là même que l'auteur, philosophe et jardinier, cultivait quotidiennement, sachant de quel *humus* provient l'humain, et de quelles limites la nature l'entoure. Un rapport à la vie en rupture avec le culte de l'efficacité, la leçon majeure de l'anti-industrialisme, telle que l'expose son petit livre *L'année du jardinier* (1929) :

¹¹ Cf. Jeffrey Herf, *Le modernisme réactionnaire. Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme*, L'Échappée, 2018

« Quand votre montre s'arrête, vous la démontez, puis vous la portez chez l'horloger ; quand votre auto est en panne, vous levez le capot et vous tripotez dans le moteur, puis vous allez chercher un mécanicien. Avec n'importe quoi au monde, on peut faire quelque chose ; on peut tout arranger, tout réformer, mais, contre le temps, on ne peut rien entreprendre. Ni le zèle, ni l'ingéniosité, ni la curiosité, ni les jurons n'y peuvent rien ; les bourgeons s'ouvrent et les germes lèvent lorsque leur temps est venu et quand le veut leur loi. C'est ici que l'on prend pleinement conscience de l'impuissance de l'homme ; c'est ici que l'on comprend que la patience est la mère de la sagesse. Du reste, il n'y a pas autre chose à faire ».

**Renaud Garcia
Printemps 2021**

Lecture :

- *R.U.R., Rossum's Universal Robots*, éditions de la Différence, 2011.
- *La fabrique d'Absolu*, La Baconnière, 2014.
- *La guerre des salamandres*, Cambourakis, 2012.
- *Le châtiment de Prométhée et autres fariboles*, éditions noir sur blanc, 2020.
- *L'année du jardinier*, 10/ 18, 2000.

Antoine de Saint-Exupéry

(1900-1944)

« Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants (mais peu d'entre elles s'en souviennent) », dit Saint-Exupéry dans la dédicace du *Petit prince*, adressée à son ami Léon Werth, essayiste libertaire et antimilitariste. Né à Lyon dans une famille issue de la noblesse, orphelin de père à quatre ans, le jeune Antoine, enfant rêveur et distrait, prend le temps de les observer, ces grandes personnes décidément bizarres et incapables de s'occuper d'autre chose que d'elles-mêmes. À l'âge de dix-sept ans, l'expérience de la mort le frappe pour la seconde fois : son frère cadet meurt d'une péricardite. L'adulte naît. Lecteur assidu de Balzac et Dostoïevski, de Baudelaire et des poètes Parnassiens, Antoine est également féru de mathématiques, de physique et de biologie. Il prépare, sans succès, le concours de l'école Navale, puis se tourne vers les beaux-arts. Durant son service militaire, entre 1921 et 1923, il se forme à l'aviation. Devenu pilote, il est employé en 1926 par la compagnie Latécoère (future Aéropostale) pour assurer la liaison Toulouse-Sénégal. Une expérience qu'il relate dans *Courrier Sud*, paru en 1928. Entretemps il a croisé André Gide dans le salon littéraire et mondain de sa cousine Yvonne de Trévis. Gide reste interloqué par sa rencontre avec un poète aviateur. Le pilote n'est-il pas l'ultime dépositaire de l'héroïsme à l'ère des guerres chimiques ? Celui qui, sans cesse, dans un élan de volonté tendue, atteint au surpassement de soi au mépris de la mort ? Aussi Gide suit-il de près la carrière littéraire de Saint-Ex, rédigeant notamment la préface de *Vol de nuit* (1931), récompensé par le prix Fémina. C'est Gide qui lui suggère cette structure en bouquets, consistant à grouper en divers chapitres des sensations, des émotions et des réflexions, qui fait la singularité de récits comme *Terre des hommes* (1939) et *Pilote de guerre* (1942). L'intrigue y est réduite au plus simple, sans aventures imaginaires ni exaltation du courage physique, vertu assez méprisable aux yeux de Saint-Exupéry. L'homme fait corps avec sa machine :

« L'avion entre en circuit dans la température de mon sang. L'avion entre en circuit dans mes communications humaines. On m'a ajouté des organes qui s'interposent, en quelque sorte, entre moi et mon cœur (...) Je suis un organisme étendu à l'avion. L'avion me fabrique mon bien-être, quand je tourne tel bouton qui réchauffe progressivement mes vêtements et mon oxygène. » (*Pilote de guerre*)

Revenu de mission, celui qui s'essaie à résoudre quelques problèmes mathématiques et qui dépose plusieurs brevets d'inventions techniques, ne cesse d'emmagasiner des notes, griffonnées sur de minces carnets de cuir souple. Émergence du fascisme, course aux armements, applications industrielles de la science, énigme du sens de l'histoire prétendument éclairée par l'Union Soviétique : la civilisation européenne se débat dans les convulsions, avant la Seconde Guerre mondiale. Le penseur fait corps avec l'aviateur. Et il trouve là matière à méditer.

Entre 1927 et 1929, « Saint-Ex » est chef d'aéropostale à Cap Juby, dans le désert de Mauritanie, à 500 kilomètres au sud d'Agadir. Seul pilote parmi des mécaniciens, l'aristocrate partage la table des ouvriers. En 1929, il rejoint ses confrères Mermoz et Guillaumet en Argentine, pour contribuer au développement de l'aéropostale, entre la France et l'Amérique. Marié en 1931 avec Consuelo Suncin Sandoval de Gomez, artiste salvadorienne, ses amours restent contrariées. Éconduit quelques années plus tôt par Louise de Vilmorin, il déclare dans une lettre à son amie Renée de Saussine : « je suis bon tout au plus à piloter en ours sur quelque ligne, et le plus loin ». Hormis dans *Courrier Sud*, les femmes sont absentes de ses écrits, à l'exception de sa mère, à qui il adresse de touchantes lettres, quitte à ce que l'on se gausse de ces effusions de fils à maman, maladroit et cocu. Cependant Saint-Ex étend son expérience du monde. En 1934 et 1935, il part en

journaliste au Viêt-Nam et en Russie pour le quotidien *Paris-Soir* ; en 1936, il est reporter en Espagne, pendant la guerre civile. Accusé par les nationalistes de prêter main forte aux républicains, il documente également les exactions que commettent ces derniers. Fascistes, communistes ou anarchistes, les sanguinaires lui répugnent, tout autant qu'à Bernanos ou Simone Weil, revenue du front d'Aragon avec les mêmes désillusions¹². Entretemps, lors d'une tentative de raid entre Paris et Saïgon, il s'écrase dans le désert libyen, en compagnie de son mécanicien. Trois jours d'errance sans eau ni vivres. Et puis ce sauvetage, miracle d'humanité :

« L'Arabe nous a simplement regardés. Il a pressé, des mains, sur nos épaules et nous lui avons obéi. Nous nous sommes étendus. Il n'y a plus ni races, ni langages, ni divisions... Il y a ce nomade pauvre qui a posé sur nos épaules des mains d'archange [...] Tu es l'Homme et tu m'apparais avec le visage de tous les hommes à la fois. Tu ne nous as jamais dévisagés et déjà tu nous as reconnus. Tu es le frère bien-aimé. Et à mon tour je te reconnaitrai dans tous les hommes. » (*Terre des hommes*)

Mais le pilote orphelin continue de titiller la mort. En 1938, lors d'un raid à travers l'Amérique, il s'écrase au Guatemala et reste longtemps dans la coma, meurtri par huit fractures. Vient septembre 1939. *Terre des hommes* paru en février, vaut à Saint-Ex une renommée internationale, notamment auprès de la jeunesse, avant d'être couronné par le Grand prix du roman de l'Académie française. Le voici mobilisé, puis affecté en décembre au groupe 2/33 de grande reconnaissance à Orconte, dans la Marne. Ce groupe envers lequel il se montrera fidèle en tout, jusqu'au 31 juillet 1944, date de son dernier vol.

Voici donc l'avant-guerre de Saint-Exupéry, les latitudes qu'il a survolées, les diverses manières d'être humain auxquelles il s'est frotté. On comprend mieux son *credo*, résumé à la fin de *Pilote de guerre* : « L'Homme, commune mesure des peuples et des races [...] En l'homme se retrouvent, de même, les Français de France et les Norvégiens de Norvège. L'Homme les noue dans son unité, en même temps qu'il exalte sans se contredire leurs coutumes particulières ».

Cette vision humaniste, qui établit la seule égalité qui vaille, sous une *commune mesure*, est un héritage judéo-chrétien, valable pour les croyants comme pour les incroyants. Ainsi, dit-il, « ma civilisation, héritant de Dieu, a fait les hommes égaux en l'Homme ». Seul cet héritage permet de comprendre pourquoi plusieurs mineurs risqueront leur vie pour le sauvetage d'un seul mineur enseveli, ou pourquoi le médecin portera indifféremment secours au vertueux ou au méchant, pour autant qu'ils souffrent. Seul, il donne sens à la vie. Or ce respect de l'« homme intérieur » est, précisément, un legs de la civilisation. Il n'est pas naturel. En 1939, il faut le sauvegarder alors que la barbarie gronde. Mais les foules le peuvent-elles si, avachies par les promesses de la vie mécanique, elles en viennent à confondre l'uniformité avec l'égalité ? Entre Paris, Barcelone, New York et Moscou, Saint-Ex observe cette crise spirituelle de la civilisation occidentale qui atteint l'Europe au premier chef ; et dont il témoigne dans l'article « Honte de la guerre, honte de la paix », paru le 4 octobre 1938 dans *Paris-Soir* :

« Il y a deux cents millions d'hommes en Europe qui n'ont point de sens et voudraient naître. L'industrie les a arrachés au langage des lignées paysannes et les a enfermés dans ses ghettos énormes qui ressemblent à des gares de triage encombrées de rames de wagons noirs. Du fond des cités ouvrières, ils voudraient être réveillés. Il en est d'autres, pris dans l'engrenage de tous les métiers, auxquels sont interdites les joies d'un Mermoz, les joies religieuses, les joies du savant [...]. On a cru que pour nous grandir il suffisait de nous vêtir, de nous nourrir, de répondre à nos besoins. Et l'on a peu à peu fondé en nous le petit-bourgeois de Courteline, le politicien de village, le technicien fermé à la vie intérieure. »

¹² Cf. Notre Bibliothèque Verte n°10 & 11. Simone Weil et Georges Bernanos : http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1352

La démocratie industrielle, qui ne conçoit la liberté qu'en réponse à l'injonction de Guizot, « enrichissez-vous ! », tant que personne ne nuit à quiconque, fait fausse route. On ne bâtit pas une civilisation sur ce que l'on fournit aux hommes, mais sur ce que l'on exige d'eux. La machine de guerre soviétique, qui envahit la Finlande en novembre 1939 au mépris du cadre légal institué par la Société des Nations, déploie le même délire d'expansion et de puissance que le nazisme. Au nom d'une prétention idéologique et « scientifique » à prévoir le sens de l'histoire, l'individu indépendant de la masse se trouve absorbé par la logique. État, masse, marché : la pesanteur du Collectif désagrège l'humanité et dissout les liens spirituels. Elle ne les recrée que superficiellement. On ne conspire plus (autrement dit, on ne respire plus du même souffle) dans une communauté, on fonctionne à l'intérieur d'une « termitière », image maintes fois reprise par Saint-Ex.

Lui qui a connu de près, à l'Aéropostale, le fonctionnement de la bureaucratie, sait bien que plus la machine est grande, plus l'homme s'y trouve engrené comme un rouage. Alors il n'est plus de création possible. Plus personne n'est responsable. Le mécanicien, la mécanique elle-même, régulent le mouvement des pièces. Perfection de la puissance technologique, efficacité meurtrière. Celle du nazisme par exemple, incarnation du « modernisme réactionnaire¹³ ». Saint-Ex sait que la cause est perdue d'avance dans cette « drôle de guerre ». Pourtant, il faut défier la mort et que chacun porte sa « substance », la substance de l'homme, au-devant des tirs ennemis ; quitte à se sentir en état de résurrection, à chaque retour de mission réussie. Il n'y a guère là d'exaltation virile. La guerre n'est pas une aventure, elle est une « maladie », comme le typhus, dit l'auteur dans *Pilote de Guerre*, récit de sa reconnaissance sur Arras, en mai 1940. Dans sa capsule aérienne, loin des « cloportes des bureaux », rivé au palonnier de sa machine, l'aviateur combat pour la vie, pour étancher sa soif de sens. Sa foi, la seule noble, est celle qui exalte l'humain et s'atteste dans les actes. Nul besoin de la guerre pour cela, dira-t-on. Assurément. Mais elle est là. « Je veux faire la guerre par amour, et par religion intérieure. Je ne puis pas ne pas participer. Faites-moi partir le plus vite possible, dans une escadrille de chasse » (Lettre à X..., début novembre 1939, in *Écrits de guerre, 1939-1944*).

C'est chose faite entre décembre 1939 et juin 1940. Démobilisé en août, Saint-Ex embarque en décembre pour les États-Unis, avec la ferme intention de convaincre les Américains d'entrer en guerre. Les passionnants *Écrits de guerre* renseignent au mieux sur ces deux années, 1941-1942, où l'écrivain en exil, convive accort fêté dans les dîners mondains, s'enfonce dans la solitude spirituelle, alors qu'il panse ses blessures de guerre. Son grand tort : n'être pas plus gaulliste que vichyste. « Nous avons perdu une bataille. Nous n'avons pas perdu la guerre », déclare le général de Gaulle ; « Dites la vérité, général, nous avons perdu la guerre. Nos alliés la gagneront ». En réalité, Saint-Ex est d'abord patriote, respectueux des Français restés en France, qui ont rejoint les Forces Françaises de l'Intérieur. Et soucieux des conditions de vie sous le régime de Pétain, notamment du ravitaillement en pain des enfants. À ses yeux, les gaullistes de l'étranger, sous prétexte de condamner Vichy, développent une méfiance à l'égard des Français. On s'effare avec lui du spectacle des factions, aux États-Unis, se déchirant pour la prééminence au sein de la résistance. On en trouve l'écho dans *Citadelle*, ouvrage posthume composé de manuscrits jamais corrigés ni élagués, ébauchés dès 1936, auxquels il travaille lors de son séjour américain. Cette œuvre imposante, au style ampoulé, singeant les récits bibliques, scandée par des chants, relate l'instruction d'un chef (« caïd ») berbère auprès de son père, maître de l'empire et du maniement des hommes, avant qu'à son tour il n'observe ce qui noue ou délie son peuple. À un moment, il s'exaspère : « vous ne collaborez point mais vous vous détruisez les uns les autres dans vos décisions incohérentes ». Quant à De Gaulle, Saint-Ex redoute en lui un dictateur militaire, un

¹³ Cf. Jeffrey Herf, *Le modernisme réactionnaire. Haine de la raison et culte de la technologie aux sources du nazisme*, L'Échappée, 2018

partisan de l'armée « de métier » - comprenez industrielle et technologique - que le futur fondateur de la « dissuasion nucléaire » avait théorisée en 1934¹⁴, et qu'il exalte le 18 juin 1940 :

« Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrions vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là. »

Parce qu'il pressent ce que la force mécanique, décuplée par la compétition internationale, va infliger à l'esprit, Saint-Exupéry fuit le gaullisme. Ayant rencontré le général Giraud, rival de De Gaulle en Afrique du Nord, en mai-juin 1943, et l'ayant mis en garde, il devient une cible pour les gaullistes. Il pense France, et non pas coteries politiques. Le voici tenu pour fasciste. Opposé à plusieurs intellectuels respectés, dont Jacques Maritain, philosophe démocrate-chrétien passé par l'Action française, il se fait une raison. Lui qui écrit à Joseph Kessel, à l'automne 1943, que l'atrocité de Vichy est dans l'ordre puis qu'un « organisme se fabrique un trou du cul pour les fonctions d'excrétion. Les égoutiers d'une ville ne sont pas amoureux des bonnes odeurs », il est néanmoins rayé au même moment de la liste des écrivains résistants par De Gaulle, avant que celui-ci ne manœuvre pour refuser à l'aviateur, revenu en Afrique du Nord, les missions qu'il demande instamment.

Drôle de guerre : cependant que son éditeur new yorkais publie *Flight to Arras (Pilote de Guerre)*, un *best-seller* dont plus de 3000 exemplaires ont été publiés dans la France occupée, les gaullistes le censurent dans l'Algérie libre. Saint-Ex écrit à son éditeur Curtice Hitchcock, le 8 juin 1943 : « vous sourirez avec mélancolie en songeant que l'on me traitait de fasciste à cause de mon refus d'adhérer au gaullisme ! »

On s'esclaffe avec plus d'amertume encore de le voir traîné dans la boue par l'incroyable André Breton, exilé américain lui aussi. En janvier 1941, le Conseil National, un organisme vichyste, nomme Saint-Exupéry parmi ses membres, sans son accord. L'écrivain oppose un démenti formel à cette nomination. Ses détracteurs, dont le « pape » du surréalisme, soutiennent que Saint-Ex n'a pas rédigé ce démenti, l'accusant de servir le nazisme en refusant son allégeance à De Gaulle. Il faut lire la réponse de Saint-Ex à André Breton, accusateur public et signataire de manifestes collectifs (l'un des prototypes, certes d'une autre stature, de cette « race des signeurs » qui grouille aujourd'hui, dans *Le Monde* ou *Libération*, sous les grimaces d'un Geoffroy de Lagasnerie ou d'un Édouard Louis). Elle dit mieux que bien des traités en quoi consiste l'antifascisme :

« Mon Groupe Aérien (...) a uni à la même table des camarades de droite et des camarades de gauche, des camarades croyants et des camarades incroyants. Tous sont morts très proprement par esprit de résistance au Nazisme. Vous auriez fait pendre les trois quarts d'entre eux ».

Ces années sont également celles où il écrit des textes essentiels pour nous qui subsistons à l'ère de la termitière. On ne peut que rendre hommage à ces fulgurances, pressentiments de la misère de l'industrialisme. Les marchandises ont été renouvelées, on a « innové » et multiplié les appâts, mais le désert de sens est le même, comme la peur de la liberté :

« Ma génération jouait à la bourse, discutait voitures et carrosseries dans les bars, ou faisait de sordides affaires dans les stocks. Pour une expérience monacale, comme celle que j'ai vécue sur les lignes aériennes, où l'homme était grandi parce qu'il lui était tout demandé, combien s'enfonçaient dans le marécage de la belote et du Pernod, s'ils étaient d'un groupe, du bridge et du cocktail, s'ils étaient d'un autre ! » (« Lettre au général Z, 3 juillet 1944 »)

¹⁴ Cf. De Gaulle, *Vers l'armée de métier*

« Égalité et Liberté ne se concilient véritablement que dans la termitière. Une fois fondé le robot standard il est à la fois égal et libre. Vous pouvez bien délivrer le termite, il ne fera point scandale. Il se précipitera vers son esclavage. » (« Lettre à Lewis Galantière », printemps 1941)

« L'homme d'aujourd'hui, on le fait tenir tranquille, selon le milieu, avec la belote ou avec le bridge. Nous sommes étonnamment bien châtrés. Ainsi, sommes-nous enfin libres. On nous a coupé les bras, les jambes, puis on nous a laissés libres de marcher. Moi, je hais cette époque, où l'homme devient sous un " totalitarisme universel ", bétail doux, poli et tranquille. On nous fait prendre ça pour un progrès moral ! » (« Lettre au général X », juin 1943)

Et voici les derniers mots de sa dernière lettre à son ami Pierre Dalloz, alpiniste, architecte, membre fondateur du maquis du Vercors, écrits la veille de son dernier vol :

« Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante. Et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier » (30 juillet 1944).

Dans le même temps, depuis le Brésil, Bernanos utilise lui aussi ce terme tchèque, inventé en 1920 par l'écrivain Karel Čapek¹⁵. *La France contre les robots*¹⁶, c'est le manifeste d'une civilisation héritière de la Grèce, ayant travaillé des siècles durant à former des hommes libres, et qui refuse de se soumettre au machinisme et à l'américanisme.

Saint-Ex, héritier de Pascal, homme de la conciliation entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, refuse de voir son humanité bafouée par le totalitarisme industriel. Et par là, celle de tous. Cette grande personne diffère des autres adultes : elle s'occupe d'autre chose que d'elle-même. Elle vit du sacrifice, qui n'est ni renoncement aux biens de la vie ni mortification du pénitent, mais don gratuit. C'est ce que l'on donne qui nous fonde. Le métier d'aviateur est un outil de la transcendance vers plus vaste que soi. Alors, malgré les fractures, les vertèbres cassées, bien qu'il ait passé la limite d'âge au point d'être le doyen des pilotes de guerre dans le monde, Saint-Ex rejoint l'Afrique du Nord en mars 1943 et ronge son frein, en réserve de commandement. En février 1944, il sollicite une audience, à Naples, auprès du général Eaker, commandant des forces aériennes du théâtre d'opérations méditerranéen, dont dépend le groupe 2/33. Le commandant lui accorde cinq missions. Mais Saint-Ex, réintégré en mai, les enchaîne comme un jeune homme, au mépris des nouveaux accidents qui ne manquent pas de se produire. Le 31 juillet, alors que son chef d'escadrille, soucieux de le protéger, a prévu de le mettre dans le secret du débarquement Sud pour l'empêcher de voler, il décolle pour une mission de reconnaissance dans la région de Grenoble et d'Annecy, près de son pays d'enfance. Le grand homme redevient chevalier des contes de fées, rêvant peut-être, comme dans *Pilote de guerre*, à sa gouvernante protectrice. Avant, sans doute, d'être abattu et de sombrer au large de Marseille.

Le credo de Saint-Exupéry se lit sous sa forme la plus ardue dans *Citadelle*, publié en 1948. « Auprès de cet écrit, tous mes autres bouquins ne sont qu'exercices ». Durant toute la guerre, face à l'avancée de la Machine, l'écrivain n'en a jamais démordu : il fallait parler aux hommes, refuser la vision mécaniciste du monde, le primat de l'analyse et de la dissection (non pas exclusives mais plutôt complémentaires de la synthèse et de la totalisation). D'où une Bible nouvelle. Parce qu'ils parlent d'un chef, parce qu'ils énoncent le sens de la hiérarchie, parce qu'ils évoquent le pouvoir, les chants de *Citadelle* ont pu être tenus pour une preuve des ambiguïtés de l'auteur. L'éloge de la dévotion au métier, au service, ne justifie-t-elle pas tous les fanatismes ? Que ces logorrhées

¹⁵ Cf. la comédie utopique *RUR. Rossum's Universal Robots*

¹⁶ Publié en 1944 à Rio de Janeiro par le comité de la France Libre

nocturnes enregistrées au dictaphone et transcrites au matin par une dactylo soient évasives et confuses est inévitable ; que l'on ne s'efforce pas de lire leurs nuances est autre chose. Le pouvoir, tout dépend de ce qu'on en fait. Les chefs, tout dépend de ce qu'ils font. Contre les sanguinaires, contre les machinistes prêts à humilier l'homme, Saint-Ex, l'un des derniers chevaliers, a montré par l'exemple que les citadelles spirituelles ne se bâtissent que sur le don et l'abnégation. Entre la puissance d'Attila et la civilisation de Pascal, il avait choisi.

**Renaud Garcia
Printemps 2021**

Lecture :

- *Écrits de guerre, 1939-1944*, Gallimard, Folio, 1994.
- *Pilote de guerre*, Gallimard, Folio, 1942.
- *Carnets*, Gallimard, Folio, 1999.
- *Citadelle*, Gallimard, Folio, 1998.

Pierre Fournier et Gébé

Notre Bibliothèque Verte (n°28 & 29)

C'est du 10 juillet 1971, voici 50 ans, un demi-siècle tout rond, et de Saint-Vulbas dans l'Ain (01), que l'on peut dater *L'An 01* de la *reverdie* comme disent les trouvères, avec sa devise encore à accomplir : « On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste. »

Ce jour-là, à l'appel de Pierre Fournier (1937-1973) et de Gébé (1929-2004) dans *Charlie Hebdo*, ainsi que de leurs compagnons du comité Bugey-Cobayes, une sorte de croisade des enfants amena 15 000 marcheurs jusqu'aux grilles de la centrale du Bugey, pour la première grande manifestation anti-nucléaire et anti-industrielle de notre temps.

C'est de cette marche au soleil et de ces deux jours au bord de l'eau que s'ouvrit *La Gueule ouverte*, « le journal qui annonce la fin du monde » ; et de *La Gueule ouverte* que jaillirent les mots d'« écologie » et d'« écologistes ». C'est-à-dire le seul mot, la seule idée, le seul mouvement radicalement nouveaux à s'être imposés en politique depuis un demi-siècle : la défense indissociable de la nature et de la liberté ; du « vivant politique » (l'homme, le *zoon politikon*) dans un monde vivant, et contre l'incarcération de l'homme machine dans un monde machine.

Encore Fournier avait-il hésité : « "Naturistes", "végétariens", je me demande quel terme est le plus inepte, le plus inexact, le plus chargé d'interprétations funambulesques et d'avatars historiques regrettables. Je les refuse tous les deux, mais il n'y en a pas d'autre pour désigner les gens dont, grosso modo, je partage le combat¹⁷. »

Il y a débat. Nous préférons quant à nous la référence anarchiste « naturiste¹⁸ », clairement sensible, politique et anti-industrielle, mais Fournier se rangea sous l'autorité de l'« écologie » (Haeckel, 1866, *Morphologie générale des espèces*), de la science à laquelle tout le monde croyait alors, pour démontrer scientifiquement la catastrophe que les aveugles refusent toujours de voir.

Quant au vif, au fluide et subtil Gébé, son art élusif du « pas de côté » face à la Machine chargeant à pleine vitesse, vaut tous les arts martiaux et jeux de stratégie des théoriciens de « l'aliénation » - et avec le sourire encore.

Naturellement, de gauche à droite, les machinistes, technologistes et représentants de la classe technocratique s'efforcèrent – et s'efforcent toujours – d'étouffer, calomnier, infiltrer, récupérer, retourner, ce soulèvement vital et autonome que Ellul (1912-1994) et Charbonneau (1910-1996) avaient dès 1935 qualifié de « révolution » - avant que Fournier ne précise « révolution *écologique* ». Comme l'on n'est jamais si bien trahi que par les siens, un an après la mort de Fournier, et peu avant la candidature de René Dumont à l'élection présidentielle de 1974, *La Gueule ouverte* changea de sous-titre pour devenir « hebdomadaire d'écologie politique ». Ce fut le début d'une déchéance dont les technologistes Verts sont aujourd'hui les représentants, et « la croissance verte », le « *Green New deal* », le machinisme *inclusif*, tout le programme. Et on ne vous parle pas des *biol'cheviques* (sic) qui, à l'instar du fakir Ruffin, de Mélenchon, du NPA et des sectes putschistes, tentent aujourd'hui de tondre la verdure, comme ils s'efforçaient hier de l'expulser du champ politique. Rappelons tout de même un secret de Polichinelle : les journaux du moment 68, ce ne furent pas *Rouge*, *La Cause du Peuple* ni *Actuel*, excroissances parasites de l'*intelligentsia* bourgeoise, ni même *Tout !*, avec son slogan de quinzaine commerciale, « Que voulons-nous ? Tout ! », mais *Hara-Kiri*, *Charlie Hebdo* et *La Gueule ouverte*, les seuls et vrais héritiers de la gouaille populaire et libertaire.

Pièces et main d'œuvre

¹⁷ *L'Hebdo Hara-Kiri* n°43, 24 novembre 1969

¹⁸ Cf. « *Tolstoï et les naturiens* » – Notre Bibliothèque verte n°8 & 9

Pierre Fournier

(1937-1973)

Saint-Vulbas, dans l'Ain, le 10 Juillet 1971. 15 000 personnes se rassemblent pour protester contre la construction de la centrale nucléaire du Bugey. C'est le coup d'envoi du mouvement antinucléaire en France. Derrière l'évènement, Pierre Fournier, dessinateur et chroniqueur à *Charlie Hebdo*. Voix, plume et crayon de la révolution écologiste en France. Ceux qui étaient au Bugey le savent. Les inconditionnels de *Charlie* aussi. Pour les autres, tous les autres, qui n'ont reçu d'autre image de l'écologie en France que sa caricature politicarde (Europe Écologie Les Verts) ou ses déclinaisons rouges-vertes (les diatribes pseudo-décroissantes du député Ruffin à l'Assemblée Nationale), il faut savoir. Et raconter l'histoire de Pierre Fournier.

Né en Savoie, à Saint-Jean-de-Maurienne, fils d'instituteurs adeptes de la pédagogie de Célestin Freinet mais plutôt conservateurs, Fournier est un élève doué, qui s'intéresse aux langues anciennes et à la philosophie. Il montre très jeune des prédispositions pour le dessin. Ses parents font en sorte de lui offrir un équipement à la hauteur, puis déménagent en 1953 pour la région parisienne, à Nogent-sur-Marne, afin de faciliter ses études d'art. Admirateur de Dürer, Hokusai et Dubout, il entre à l'École nationale supérieure des arts décoratifs, puis réussit le concours de professeur de dessin de la ville de Paris, mais n'exerce pas. Il commence à placer des dessins çà et là dans quelques journaux et magazines, dont *Hara-Kiri*, en 1962. Ses dessins ne correspondent pas tout à fait à l'esprit du journal animé par Georges Bernier (alias professeur Choron) et François Cavanna, mais ce dernier a remarqué son style. Un trait inquiet, saturé et obscur. Du texte intercalé, des morceaux de bande dessinée, des photographies. Une main qui détonne. En parallèle, pour gagner sa vie, il devient employé à la Caisse des Dépôts et Consignations. Pour un hebdo « bête et méchant », voilà un rédacteur sérieux, en costume-cravate, affublé de son cabas dans lequel il enfourne des légumes bio. Voyez la couverture de *Charlie Hebdo* n°34, en date du 12 juillet 1971. « La fête à Bugey », titre le journal, avec un portrait de Fournier par Reiser : costume noir, col blanc, parapluie sous le bras et panier de légumes à la main, levant l'index et disant « je reconnâtrai tous les enfants conçus pendant la fête ». Un curé. Mais d'une drôle d'engance, naturaliste sinon naturienne.

En 1967, Fournier entre à la rédaction de *Hara-Kiri*, mensuel puis hebdo, où il côtoie les dessinateurs Wolinski, Reiser, Willem et un certain Georges Blondeaux, dit Gébé, son rédacteur en chef à partir de 1969. Très vite, sous le nom Jean Neyrien Nafoutre de Séquonlat, il se concentre sur les questions de pollution et d'environnement. En 1967, le pétrolier américain *Torrey Canyon* fait naufrage au large des côtes bretonnes. Les dispersants utilisés pour contrer la marée noire (gazole, napalm) se révèlent plus toxiques encore. La puissance destructrice d'une société industrielle qui se retourne contre la vie est aveuglante pour Fournier. L'Amérique en est l'incarnation, elle qui, par-dessus le marché, colonise culturellement l'Europe avec son capitalisme de la séduction. Pourtant, ce sont aussi les intellectuels américains qui font des pollutions industrielles un sujet central, en remontant du constat aux causes. Déjà le naturaliste Henry Fairfield Osborne, en 1948, dans *La planète au pillage (Our Plundered Planet)*. Puis Rachel Carson et son *Printemps silencieux*, en 1962, qui attire l'attention sur l'utilisation du DDT. Les érudits savent qu'elle fut devancée par Murray Bookchin, qui avait commencé son engagement écologiste en travaillant sur les contaminations alimentaires. Nul besoin, pour Fournier, de s'autoriser de références aussi pointues pour sembler excentrique aux yeux de la rédaction d'*Hara-Kiri*. Insecticides, marées noires, pollution du Rhin, boues rouges en Méditerranée, saccage du

milieu naturel par les équipements industriels (site de Feyzin à Lyon, projet de raffinerie dans les Dombes, exploitation par Péchiney d'une carrière de bauxite sur le site des Baux-de-Provence), urbanisation de Val-Thorens, du Queyras et des Écrins, bétonnage de la côte languedocienne : les sujets de prédilection de Fournier ne sont pas vraiment ceux des autres rédacteurs. Cavanna le décrit comme un « barbu sinistre ». Ses préoccupations pour la nature n'entrent pas dans le cadre progressiste de l'hebdo qui, après 68, s'adresse à un public gauchiste. Pis, elles horripilent le lectorat qui a établi une fois pour toutes les camps, du bon et du mauvais côté de la barrière : « Toi et ta pollution, faut se l'envoyer...C'est une rengaine à la mode et j'aime pas qu'un mec comme toi m'emmerde avec les mêmes histoires que *La Vie catho* ou autres conneries du genre », lit-on dans un courrier de lecteur des années 1969/1970. Cinquante ans après, cette rengaine reste en effet à la mode : tu ne traites pas du *social* ; tu ne considères pas que le front principal est le *sociétal* ; tu penses, ensemble, nature et liberté, alors tu ne vaux pas mieux que l'extrême-droite. Quant à Fournier, il se sait anachronique, à contretemps, et s'en fait fort : « Ce que j'ai à dire est difficile à avaler. Vous êtes mûrs, dans l'ensemble, pour en comprendre le quart. L'époque ne pose encore aucun des vrais problèmes ou, plutôt, elle ne pose encore aucun problème correctement, à sa place et dans son ordre¹⁹ ». En note manuscrite en marge de ce texte, Cavanna ajoute ceci : « Fournier, Fournier ! Tu paumes les pédales ! Ce n'est pas parce qu'on te laisse déconner qu'il faut te croire obligé de le faire ». En 1970, lors d'une rencontre au lycée Jeanson de Sailly, Cavanna avoue trouver Fournier « un peu gênant ». Ses chroniques, désormais publiées dans *Charlie Hebdo* (après l'interdiction de *Hara-Kiri* en raison de sa une du 16 novembre 1970 « Bal tragique à Colombey : un mort », suite au décès du Général de Gaulle) rencontrent néanmoins leur public. Le trait change. Les textes, en petits caractères serrés, se massent sur la page et l'emportent face aux dessins. Fournier porte désormais un message.

Il faut reconnaître à Cavanna la générosité de n'avoir jamais lâché son intempestif chroniqueur. Mieux encore, de lui avoir permis de fonder son propre journal, *La Gueule ouverte*, afin d'avoir plus d'espace pour développer ses analyses. Pour le reste, l'essentiel dans notre perspective, l'opposition entre les deux hommes est exemplaire du clivage principal de notre temps : technologistes contre écologistes. Le 23 août 1969, dans une chronique intitulée « Il y a trop de paysans », Fournier exprime son souhait de se retirer, à terme, de *Hara-Kiri*, pour restaurer un vieux village savoyard, Montendry, et y ranimer la vie communautaire. C'est son retour à la terre, la volonté de « maintenir coûte que coûte les bases organiques auxquelles s'attaque notre civilisation suicidaire ». Non pas un repli loin de la réalité sociale, mais la confection d'avant-postes où commencer la révolution de l'existence, avec de nouvelles écoles, des coopératives de production en agriculture biologique, des bibliothèques scientifiques qui poussent à relier et synthétiser les connaissances au lieu d'analyser et disséquer la réalité. Cela rappelle le Giono des marches au Contadour, à partir de 1935. Giono, un des maîtres de Fournier, fabulateur et pacifiste intégral qui, entre 1929 et 1939, invente parallèlement dans ses romans, essais et tracts la critique anti-industrielle en France. Avant même Bernard Charbonneau, qui sera quant à lui l'un des premiers collaborateurs de *La Gueule ouverte*.

L'essai de Fournier tourne court, faute d'appuis suffisants, mais il revient néanmoins dès 1969 vers la campagne, dans le village de Leyment, dans l'Ain. C'est depuis cet arrière-pays qu'il publiera ses dessins et chroniques, en se déplaçant de moins en moins pour assister aux réunions de rédaction parisiennes. Cavanna, pour sa part, ne remet pas en cause le rôle de la science dans la société. Mieux, il l'exalte, en ses applications technologiques, pour lui confier la réalisation des rêves immémoriaux de l'humanité, tels que l'éternelle jeunesse. La révolution prend un tout autre sens : la subversion des fondements existentiels de l'espèce humaine. En 1976, Cavanna publie le livre *Stop-crève* (éd. Jean-Jacques Pauvert), qui exalte les possibilités scientifiques d'effacement de la vieillesse. L'intervention sur les processus biologiques permettra d'arrêter la dégradation physique. Vibronnant d'activité comme de jeunes chiots fougueux, les humains augmentés

¹⁹ *Hara-Kiri* n°39, 27 octobre 1969

pourront jouir de tout leur temps sans se consumer dans l'angoisse de la fin. On mourra encore, certes, mais par accident. Comme un animal, jamais plus comme un humain. Qui veut se convaincre du transhumanisme de l'employeur de Fournier lira donc ce livre, et retrouvera l'archive sonore de l'émission Parti-pris, sur France Culture, animée par Jacques Paugam, le 15 décembre 1976.

Cavanna / Fournier. Désormais, la césure politique sépare ceux qui veulent conserver la croissance pour en distribuer les fruits à tous et ceux qui contestent le progrès. Hier comme aujourd'hui, ce déplacement des polarités politiques passe mal. Un lecteur de l'époque : « On s'en fout que les poireaux soient pas sains, l'important c'est qu'il y en ait pour tout le monde ». C'est ce que disent aujourd'hui, en substance, François Ruffin et son ministre de l'économie Frédéric Lordon, en soutien aux travailleurs employés à la fabrication de nuisances. Tels ces salariés frappés en 2016 par la liquidation sauvage de l'usine Écopla (ex-filiale de Péchiney), spécialisée dans la production de barquettes en aluminium : « on s'en fout que l'aluminium soit responsable en partie de l'augmentation de la maladie d'Alzheimer, de la maladie de Crohn, de scléroses en plaque et de colopathies fonctionnelles, tant que vous pouvez gagner dignement votre vie en produisant à la tonne les récipients toxiques d'une pâte industrielle toxique ». On force le trait ? Pas davantage que Fournier, dont le cri d'alarme dans *Hara-Kiri Hebdo* n°13, le 28 avril 1969 transforme le chroniqueur en pionnier de la révolution écologiste :

« Pendant qu'on nous amuse avec des guerres et des révolutions qui s'engendrent les unes les autres en répétant toujours la même chose, l'homme est en train, à force d'exploitation technologique incontrôlée, de rendre la terre inhabitable, non seulement pour lui mais pour toutes les formes de vie supérieure qui s'étaient jusqu'alors accommodées de sa présence. Le paradis concentrationnaire qui s'esquisse et que nous promettent ces cons de technocrates ne verra jamais le jour parce que leur ignorance et leur mépris des contingences biologiques le tueront dans l'œuf. La seule vraie question qui se pose n'est pas de savoir s'il sera supportable une fois né mais si, oui ou non, son avortement provoquera notre mort. »

Se rend-on bien compte de ce que signifie ce texte dans le sillage de mai 68, de l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'URSS, des manifestations contre la guerre du Vietnam (l'opération de bombardement américaine *Rolling Thunder* s'est achevée en novembre 1968) et plus largement des mouvements féministes et noirs américains ? Fournier, le petit employé de la Caisse des dépôts et consignations, adresse à un public d'extrême gauche un message plus révolutionnaire que tout ce que ce dernier serait prêt à endurer. Il est donc suspect de penchants réactionnaires. C'est qu'il remet en question les piliers du progressisme : la technologie et une science devenue folle dans sa prétention à plier le réel à ses méthodes. Tout cela sans jamais renier l'esprit de la science, autrement dit l'effort de comprendre la nature comme un tout, fait de relations multiples. Il utilise dans ce sens le terme « écologie », comme une science des lois de la nature, à laquelle il s'agira de s'exercer pour saisir l'évolution de la matière vivante et signer l'armistice avec la nature. L'adepte de l'alimentation saine ne s'oppose pas brutalement à la science, pas plus qu'il ne verse dans le mysticisme bon marché de ceux qui dénoncent, par ailleurs à juste titre, les impasses de la froide raison. Ni hippie ouvrant les portes de la perception, ni mao englué dans une rhétorique prolétarienne, bien plutôt rétif à toute organisation partiditaire, sa filiation se situe du côté de ces *naturiens* (qu'il appelle « naturistes ») de la Belle Époque, encore actifs dans l'entre-deux guerres : ces ouvriers et petits artisans marginaux, qui avaient secoué le conformisme dans le non-conformisme des milieux libertaires. Contre l'éloge, largement partagé par les anarchistes, du machinisme de la civilisation industrielle qui émancipe des pesanteurs de la glèbe. Au nom du vieil idéal épicurien : celui de la mesure déterminée par les besoins d'une vie saine. En un peu plus de trois ans de frénésie militante, entre 1969 et 1973, à la tribune d'une publication tirant à 150 000 exemplaires, Fournier diffuse l'idée naturienne en France. Il lui donne le nom de

« révolution écologique ». Révolution, ou tour complet. Remettre les choses à l'endroit et la réflexion en ordre : « la rivière ne retourne pas à sa source, et la pollution ne vient jamais de l'embouchure. Avant de rationaliser nos rapports avec les autres, il faut rationaliser nos rapports avec nous-mêmes, il faut rationaliser les rapports de notre corps avec l'élémentaire. Avant d'apprendre à parler, apprendre à manger. Apprendre à marcher. À dormir. À respirer. La justice sociale, c'est là qu'elle prend sa source. Ou l'injustice. Et c'est de vous que ça dépend. De toi. De moi. Il faut prendre le problème à la base : là où la liberté humaine COMMENCE. Ce retournement fondamental, c'est le sens de la révolution écologique²⁰. » Nature et liberté, indissociables.

Si la gauche française peine à comprendre, le mouvement écologiste américain intéresse beaucoup Fournier, qui entrevoit des promesses dans la Nouvelle Gauche (*New Left*), parrainée par une figure prestigieuse comme Aldous Huxley. Le mouvement donne également des idées au génial mathématicien Alexandre Grothendieck, qui fonde, en juillet 1970, avec quelques autres universitaires réunis à Montréal, le « mouvement international pour la survie de l'espèce humaine », nommé Survivre. En plein colloque, celui qui est alors professeur associé au Collège de France, et démissionnaire de l'Institut des Hautes Études Scientifiques (subventionné en partie par le ministère de la Défense) interrompt son intervention pour distribuer à ses collègues une dissertation critiquant la recherche scientifique. Survivre défend des buts écologistes et pacifistes, contre le péril atomique et l'industrialisation galopante, qui incarnent tous deux la volonté de puissance d'une science devenue indiscernable de ses applications techniques et militaires. Le premier bulletin du mouvement paraît en août 1970. Dès la fin de l'année, Grothendieck découvre, enthousiaste, les chroniques de Pierre Fournier. Le mathématicien, qui situe l'alternative entre la révolution écologique et la disparition de l'humanité, rejoint le dessinateur militant. Ils vont œuvrer ensemble, en 1971, au combat antinucléaire, épaulés par plusieurs autres petits groupes : l'Association pour la protection contre les rayonnements ionisants (APRI), fondée par le vétéran de la lutte antinucléaire Jean Pignero ; le Comité de sauvegarde de Fessenheim et de la plaine du Rhin (CSFR), en partie rejeton de l'APRI, fondé à l'initiative de Françoise Bucher, Esther Peter-Davis et Annick Albrecht, trois militantes opposées au projet de centrale à Fessenheim, dans le Haut-Rhin ; les Amis de la Terre, équivalent français des *Friends of the Earth* étatsuniens ; ou encore Aguigui Mouna, le Diogène de mai 68, qui sillonne Paris à vélo.

C'est aussi l'époque où Fournier est approché par un instituteur rural de la région de Bourg-en-Bresse, Émile Prémillieu. Cet ancien gauchiste multiplie les tentatives d'éducation populaire dans la région lyonnaise. Il s'intéresse au Living Theatre, anime des ciné-clubs, organise des projections suivies de débats dans les usines. Il finit par lire *Hara-Kiri* et *Charlie Hebdo*, où les chroniques de Fournier attirent son attention sur le problème nucléaire, aussi bien civil que militaire. Il découvre alors qu'un projet de centrale nucléaire est en cours depuis 1965 dans l'Ain, à Saint-Vulbas. Au culot, il vient frapper à la porte de son voisin Fournier, alors occupé à rassembler des informations sur le projet du Bugey, pendant que se profile, en avril 1971, la première manifestation contre la centrale de Fessenheim. Les deux hommes ne se quitteront plus, du comité Bugey-Cobayes jusqu'au lancement de *La Gueule ouverte*. Ils se rendent à Fessenheim, Fournier se rapproche du Groupe d'action et de résistance à la militarisation (GARM) et couvre pour *Charlie Hebdo* des événements comme l'anti-Quinzaine de l'Environnement, clôturée par la Fête de la Terre, au bois de Vincennes, où l'on remarque à la tribune le sage pacifiste Lanza del Vasto, fondateur de la communauté de l'Arche, et l'écrivain René Barjavel, auteur de *Ravage* et de *La nuit des temps*. Aux yeux de Fournier, l'effervescence gagne. Le plus remarquable, c'est que cette accréation de petits groupes et de francs-tireurs, finissant par former un milieu, ne s'effectue sous la direction d'aucun intellectuel patenté. « Se démerder sans idéologie », voilà un autre trait qui, selon Fournier, distingue l'écologie des sous-groupes trotskistes de l'époque. « C'est la lutte finale »,

²⁰ *Charlie Hebdo* n°40, 23 août 1971

parodie l'auteur dans sa chronique de *Charlie Hebdo* n°12, le 8 février 1971, en assénant que « nous assistons, à partir des sociétés les plus technicisées, à un soulèvement, encore confus mais universel, du vivant contre ce qui le nie et le détruit, contre le monde irréel que la machine lui fait. Le cheval se cabre à la porte de l'abattoir ».

Entre le printemps 1971 et le printemps 1972, avec le point culminant de la marche du Bugey en juillet, Fournier abat un travail insensé. Grâce à sa page dans *Charlie*, il bénéficie d'une tribune dont aucun de ses compagnons ne peut rêver. Il informe, collecte, synthétise. L'espace du journal devient le relais des divers groupes qui aspirent à se retrouver durant l'été dans l'Ain. Cela fera jaser à *Charlie*, du côté de Cavanna et Choron : Fournier détournerait le journal comme support de son action. La réciproque est tout aussi vraie : en Bugey, *Charlie Hebdo* peut toucher un public inhabituel. Toutefois, Choron affrète des bus depuis Paris pour se rendre au Bugey, tandis que l'équipe se rend à la marche. Fournier, quant à lui, veut s'inspirer du travail en cours de Gébé, dans ses planches de *L'An 01*, pour créer, sur fond de non-violence, un Bugey 01, autrement dit le coup d'envoi de la révolution écologique. La manifestation, qui est un succès, et provoque une petite secousse médiatique, incite Fournier et Prémillieu à déployer par la suite tout l'arsenal militant : marches, *sit-in* en septembre-octobre devant la centrale de Saint-Vulbas, action « commando pacifique » contre le Palais des nations où se tient une rencontre internationale d'experts sur les applications industrielles de l'atome. Efficacité contrastée. Quelque chose, du moins, s'est passé, au-delà de la politique : « 15000 mecs sans armes, sans slogans, sans drapeaux, face à l'une des plus grotesques concrétisations du délire ».

Tout ce que Fournier écrit dans cette période est d'une troublante lucidité. D'un côté, le Parti communiste, bien obligé de reconnaître qu'une dimension de la réalité a échappé à sa grille de lecture, s'empare de Bugey 01. Les communistes montrent qu'ils y pensent depuis longtemps, et digèrent l'évènement pour le fondre dans leurs fondamentaux : vaincre le grand capital par l'union des masses. Ce qui signifie, en jargon politisé : « passer à l'action » ou « faire de la politique ». Or, souligne Fournier : « l'action pour l'action, le tract pour le tract, le pavé pour le flic. Tout ceci m'a rapidement fait chier. Vu que l'impasse était toujours au bout. J'ai commencé à penser qu'il existait ailleurs des moyens d'action autrement dangereux que la violence. Et puis, Bugey 01. La force tranquille de 15000 mecs. Mais il faut qu'il y ait une suite²¹ ». Or la suite tarde à se concrétiser. D'un autre côté, il faut se garder d'enterrer le mouvement dans le folklore. On se gausse trop facilement des lubies nudistes, en les confondant à dessein avec la radicalité des naturiens. Quant au retour à la terre, s'il est désirable (et partiellement accompli par Fournier lui-même, qui travaille depuis un village de sa Savoie natale), toute la question reste de savoir avec qui s'y engager. Éreinté à l'automne 1971, Fournier envoie une lettre à Cavanna pour s'excuser de ne pas avoir envoyé d'article à la rédaction. La lettre supplée à une chronique, où le militant fourbu explique : « tant qu'on n'aura pas amené au moins 5 % des gens à un niveau de conscience suffisant pour qu'ils soient obligés d'agir, tout ce qu'on peut faire c'est du mime et de la pantomime. Clownerie. » Plus loin : « je suis à peu près persuadé que tout ce qu'il reste à faire d'intelligent c'est de fonder des communautés. Mais en même temps qu'il n'y a quasi plus d'endroits où ce soit possible, il n'y a pas encore de gens avec qui ce soit possible. Se lancer là-dedans, c'est le meilleur moyen de se faire bouffer tout cru par des gens qui ont encore tout à comprendre. J'aime mieux perdre mon temps à bosser pour *Charlie* que perdre mon temps à faire le con avec des communautaires foireux²² ». Allez lire ce texte aux villageois de la montagne ariégeoise ou de la Drôme d'aujourd'hui, évangélisés par les « collapsologues » et leurs techniques de « travail qui relie », de « reconnexion avec le vivant » et de « communication non-violente », il fera probablement écho à leur situation.

²¹ *Charlie Hebdo* n°43, 13 septembre 1971

²² *Charlie Hebdo*, n°50, 1^{er} novembre 1971

Les dilemmes de Fournier restent ceux des anti-industriels, qui malgré le cours catastrophique des choses ne se résignent pas au silence. Tout est perdu, peut-être, fors l'honneur. Qu'il ne soit pas dit que les naturiens aient consenti au désastre : « pendant que je m'escrime à haranguer les cons, ma vie me file entre les doigts. Ce qui est absurde au suprême degré pour un type qui rabâche qu'il faut vivre et que cela seul est important, positif, exemplaire ». Il voudrait arrêter le militantisme et se recentrer sur ce qu'il sait faire de mieux : ajouter de la beauté au monde par ses dessins. Las, le courant l'emporte à nouveau, notamment avec la marche sur le Larzac et la grève de la faim de Lanza del Vasto. En 1972, le rapport du club de Rome sur les limites de la croissance confirme ses vues. Qu'il émane de technocrates et d'industriels lui importe peu, tant que de l'eau est apportée à son moulin. Dans sa volonté de convaincre, il s'appuie également sur la lettre adressée par le commissaire européen à l'agriculture Sicco Mansholt à Franco Maria Malfatti, président de la Commission des Communautés Européennes. De même que sur le texte *Blueprint for Survival*, rédigé par Edward Goldsmith dans sa publication *The Ecologist*. Peu lui chaut qu'on les accuse de malthusianisme ou de penchants réactionnaires, car ces textes posent les questions que devra aborder le mouvement écologiste. Lui qui se dit désormais de gauche, car l'examen rigoureux des faits rend nécessaire le changement de l'état de fait (la révolution écologique) et non le maintien du *statu quo* (le développement industriel), se lamente de l'imbécilité des gauchistes. Il lit Alexis Carrel, chirurgien, prix Nobel de médecine en 1912, auteur en 1935 de *L'Homme, cet inconnu*, livre largement diffusé. Politiquement réactionnaire et pétainiste, régent de la Fondation française pour l'étude des problèmes humains, créée en novembre 1941, Carrel promeut par ailleurs un eugénisme plus proche de l'hygiénisme social que des expériences criminelles effectuées auparavant aux États-Unis et en Allemagne²³. Fournier retient de Carrel l'appel à réévaluer les sciences de la matière vivante par rapport aux sciences de la matière inerte. Autrement dit, aborder les rapports entre les êtres vivants et leur milieu comme un tout, au lieu de leur appliquer la méthode des sciences physiques, qui promeut l'analyse au détriment de la synthèse. Mais pour l'homme de gauche, si Carrel le dit, c'est une erreur, puisque Carrel est catholique intégriste et raciste.

Il faudra donc haranguer encore les imbéciles. Informer sans cesse, pour faire droit à la vérité et maintenir vive l'œuvre du comité Bugey-Cobayes. Il s'agit de se dépêcher car, malgré tout, pour les grands médias, le feu est passé au vert. Les récupérateurs se pressent, au premier rang desquels *Le Nouvel observateur*, le magazine de la gauche libérale, qui sent le vent tourner. L'écologie est devenue de mode, de sorte qu'à l'été 1972 paraît un numéro spécial intitulé « La dernière chance de la Terre », coordonné par Alain Hervé. Brice Lalonde, ami de ce dernier et futur ministre de l'Environnement entre 1988 et 1992, y présente deux dessins. On y retrouve aussi des contributions d'André Gorz (alias Michel Bosquet) et d'Edgar Morin, le sociologue de la « complexité ». Le grand aïeul des actuels « collapsologues », qui selon Fournier « a une tête de sociologue et le langage de sa tête », découvrira l'année suivante, aux éditions du Seuil, le *paradigme perdu*, cette nature humaine à réintégrer dans le tissu de la nature. Confronté à cette vague d'usurpateurs, Fournier se sent à l'étroit dans sa rubrique de *Charlie*, d'autant que Cavanna s'exaspère : *Charlie*, ce n'est pas le groupe Survivre. Il ne reste pour le chroniqueur qu'à fonder son propre journal écologique. Choron débloque des crédits et facilite la création de *La Gueule ouverte* en novembre 1972.

Retranchée dans le village savoyard d'Ugine, où Prémillieu a emménagé, une petite équipe issue du comité Bugey prend en charge la rédaction de ce journal « qui annonce la fin du monde », dont la vente des premiers numéros est estimée à 60000 et 70000 exemplaires, avec un tirage à 150 000, dans la lignée de ce que pratiquent *Hara-Kiri* et *Charlie Hebdo*. Fournier s'adjoint la collaboration des dessinateurs Gavignet et Jean-Pierre Andrevon ; de ses acolytes de *Charlie Hebdo* Gébé, Cabu, Reiser, Willem et Wolinski ; enfin de Bernard Charbonneau, pour ses chroniques du « terrain vague », autrement dit la banlieue totale issue de la prolifération

²³ Cf. André Pichot, *La société pure. De Darwin à Hitler*, Flammarion, « Champs », 2000

mécanique de la société industrielle. Alors qu'il emménage avec sa femme et ses enfants dans le petit village de Queige, en Savoie, Fournier enchaîne les trajets en direction de Leyment, où il conserve ses papiers et son matériel, et d'Ugine. Les cinq premiers numéros, bouclés sous la direction de Fournier, se veulent ambitieux, mais la fatigue gagne, tout comme l'inconfort dans la préparation du journal. Dès janvier 1973, les ventes diminuent et Fournier, absorbé par les conditions matérielles de son installation, ne signe aucun article. En février, une réunion se tient à Annecy entre la rédaction du journal et ses lecteurs. Long débat qui laisse Fournier perplexe, sans trop de perspectives sur la suite à donner au journal. Il monte à Paris pour corriger des épreuves. Il y retrouve Cavanna. Nouvelle altercation avec son ami, qui lui est fatale : lui qui avait été opéré d'une malformation cardiaque en 1960, succombe à un infarctus.

Telle est donc la brève histoire de Pierre Fournier. L'histoire, fulgurante, de l'écologie avant les partis écologistes, de la révolte contre la société industrielle avant les accommodements de l'anticapitalisme vert. Laissons, pour terminer, la parole à Charbonneau, auteur de cet hommage dans *Le feu vert*, en 1980 :

« Comme pour les jeunes de sa génération, ignorants du passé, le « problème écologique » avait été une véritable découverte, ce qu'on ne peut dire des vieux convertis sur le tard. Pour crier dans un journal de gauche les méfaits du développement et ses gaspillages, à rebours de la mythologie du progrès matériel, il fallait avoir le courage et la liberté de s'opposer à son propre milieu. Fournier le disait dans le langage des jeunes, mais sans complaisance. Il n'annonçait pas les lendemains qui chantent, mais la fin des temps, pressentant peut-être que le sien était compté. La mort de Fournier est une lourde perte pour le mouvement écologique, car on ne voit guère aujourd'hui qui peut lui maintenir, avec son intransigeance, un sérieux qui n'est pas forcément celui des chiffres. »

Renaud Garcia
Hiver 2020-2021

Lecture :

- Danielle Fournier, Patrick Gominet, *Fournier, précurseur de l'écologie*, Les cahiers dessinés, 2011.

Georges Blondeaux dit Gébé

(1929-2004)

Quand Gébé vient au monde, l'année du krach de Wall Street, les banquiers américains se jettent par les fenêtres. 1929, ou le début de la Grande Dépression. Plaisant hasard pour un artiste dont le travail respire la créativité, la malice et la joie. De l'aveu de ses proches collaborateurs à *Charlie Hebdo*, à la vue des images d'archive dont on dispose, il se dégage du personnage une bonhomie, une drôlerie et une humanité exceptionnelles. Tous traits que l'on retrouve dans son utopie de *L'An 01*, aussi fantaisiste que sérieuse.

Issu d'un milieu modeste, il échoue au baccalauréat en 1945. Deux ans plus tard, il entre à la SNCF (une expérience dont on retrouve des traces dans son art, notamment avec l'album *L'âge du fer*) et réussit l'examen en le préparant seul. Dessinateur industriel, il débute en 1955 dans le dessin d'humour, notamment dans le magazine *La vie du rail*. En 1960, il rencontre Cavanna et Georges Bernier (alias Professeur Choron) et intègre la rédaction de *Hara-Kiri*. Sa patte illustre notamment un numéro sur les « snobs ». Il faut se représenter ce qu'est l'équipe de *Hara-Kiri*, puis, à partir de 1970, *Charlie Hebdo*. La quantité de talents (Cabu, Wolinski, Reiser, Fournier, Willem, outre Cavanna et Choron) rassemblés y produit une qualité incomparable dans la presse de l'époque. Rédacteur en chef dès 1969 (il sera directeur de publication lors de la reprise du journal en 1992, jusqu'à sa mort), Gébé est singulier car il s'exprime dans plusieurs registres : le dessin bien sûr, dont il maîtrise toutes les formes, du trait appuyé à l'esquisse, parfois au sein d'une même planche ; mais aussi les sketches, les textes poético-théoriques et les chansons (il en écrira pour Yves Montand ou Juliette Greco). Et bientôt le cinéma, en compagnie d'un réalisateur débutant, Jacques Doillon, qui va agencer les séquences d'un film insolite terminé en 1972 et sorti en salles en 1973, parvenant sans peine à 500 000 entrées. La rançon de la bonne diffusion de *Charlie Hebdo*, mais aussi de la fraîcheur de cet oasis appelé *L'An 01*.

Tout commence par quelques planches parues en 1970 dans *Politique Hebdo*. Et si l'on faisait un pas de côté, demande Gébé ? À l'évidence, n'étant plus là où on l'attend, le travailleur rouage provoquerait l'arrêt de la machine. On voit les scènes : un tel cesse de béer à la fenêtre, se retrouve le nez dans le mur, forcé d'explorer son monde intérieur ; un autre, arrêté sur le bas-côté, apprécie la jouissance tranquille de l'homme qui pisse sans se soucier de s'abriter derrière un arbre, au grand dam de sa bourgeoise ; quant à l'éboueur, il manque la benne et s'amuse à faire des pâtés d'ordures en renversant sa poubelle. Un pas de côté, et on arrête tout. C'est le début du désengrenage. En langage plus savant, la sortie de l'aliénation : on ne colle à son rôle économique que pour mieux le mettre à distance et en révéler l'absurde, dans un grand éclat de rire. Ainsi de ces amants qui se délectent de laisser le réveil sonner à cinq heures, juste pour se dire qu'ils n'iront pas bosser. Ou de ces ouvriers feignant d'attendre, sous la pluie battante, leur bus habituel qui ne passera plus. Et encore ce bricoleur rigolard qui peine à créer une imitation de radiateur à partir de planches de bois, pour mieux le faire brûler dans la cheminée, avant de rameuter, hilare, ses amis : « venez vous chauffer. J'ai allumé le radiateur ! » Dans un texte du 25 mai 1970, intitulé *Sans douleur*, Gébé écrit :

« Et si au lieu de faire un pas en avant, comme le demandent les tacticiens de la Société Nouvelle, nous faisons un pas sur le côté ? - Les queues ne tomberaient plus en face des guichets. - Les fusils tomberaient à côté des recrues. - Les usagers du petit matin ne tomberaient plus en face des portières du bus, des entrées du métro. - Ceux qui par manque

de pot, le pas exécuté, se trouveraient en face de la portière, une fois arrivés au boulot pourraient retenter leur chance et là, à tous les coups c'est bon. Un pas de côté et tu t'assoies à côté de ta chaise de bureau. À la chaîne tu n'es plus en face des trous, tu boulonnes dans le vide. - Au comptoir tu bois dans le verre du voisin. Pas grave ! - Au cinéma tu n'es plus en face de la caisse, tu entres sans payer. Au poil ! - Et pour danser, ça ne gêne pas, il suffit de faire ensemble le pas du même côté. - Sur le chantier, un pas de côté et tu montes le mur à la place de la fenêtre. Mais regarde avant si l'échafaudage est assez long. Va pas mettre le pied dans le vide ! Car moi le sang me fait pas bicher. C'est pour ça que je cherche des trucs. Des trucs pour sortir de l'ornière, pour sortir des rails. SANS DOULEUR ! »

Bref, tout le monde joue, car ce qui était auparavant confisqué dans une représentation, le théâtre du monde livré à domicile par la radio et la télévision, contemplé dans le travail abrutissant et simulé dans les loisirs organisés, retourne à la vie directement vécue. C'est du Debord, pour sûr. Gébé, grand lecteur, cultivé et curieux de tout, ne peut l'ignorer. Mais cette critique-là de la « société du spectacle » ne s'embarrasse pas de paraphrases et retournements de citations de Karl Marx ou du philosophe hongrois Georg Lukàcs pour faire mouche. Elle laisse libre cours à la folie douce de l'imagination et emporte l'adhésion par un rire aussi franc que celui de son auteur. Un rire que Gébé veut partager, car il n'a pas vocation à révolutionner la société technocratique pompidolienne tout seul. Quant à eux, les agents du Plan et de l'Aménagement du territoire, tels l'ingénieur Louis Armand, et Pompidou lui-même, se rendent compte que « l'emprise de l'homme sur la nature est devenue telle qu'elle comporte le risque de la destruction de la nature elle-même ». Au moment où s'accumulent les biens de consommation, le président de la République constate que « ce sont les biens élémentaires les plus nécessaires à la vie, comme l'air et comme l'eau, qui commencent à faire défaut » (Georges Pompidou, discours du 28 février 1970 à Chicago). Bien entendu, la réponse sera typique : seuls les progrès techniques permettront de remédier aux effets néfastes de la société technicienne. Pour Gébé, si l'An 01 voit le jour, on y constatera au contraire que l'équation « progrès=bonheur » est la vraie naïveté, la vraie niaiserie, le grand bluff (planche du 12 juillet 1971).

Le 07 juin 1971, le dessinateur se lance à la rencontre des lecteurs. Il veut faire un film avec son public. Le mot « public » est erroné, du reste. Il ne s'agit plus de spectateurs passifs, mais de futurs acteurs de la « démobilisation » générale. Un arrêt total, laissant à chacun son temps de cerveau disponible pour réfléchir, lire, méditer et se réapproprier, pas à pas, l'héritage littéraire, artistique, scientifique et technique de plusieurs millénaires. Tous derrière la caméra, parce qu'il ne s'agit pas de la fiction forgée par l'esprit d'un seul, mais du sujet le plus brûlant. Et tous devant, « parce qu'il s'agira de mimer un monde décidé à vivre en se mettant de lui-même au point mort, une société ayant stoppé tous ses moteurs, débrayé toutes ses transmissions pour prendre le temps de réfléchir et de décider de son avenir et qu'un tel instant d'une civilisation doit être joué par tous les vivants de cet instant, improvisé par les vivants comme si c'était vrai et pour que ça puisse le devenir ». Pour donner forme à ce soulèvement joyeux des vivants, Gébé dessine pendant un an et demi des planches en forme de saynètes destinées à être jouées par les lecteurs qui le voudront, où qu'ils soient en France. Au volant d'une Renault 16, dotés d'un équipement minimal, lui et Jacques Doillon vont sillonner le pays et reproduire la même routine : débarquer à l'adresse indiquée à *Charlie Hebdo*, se voir offrir le gîte et le couvert par les futurs acteurs, tourner une scène, puis repartir. Écrivez, et l'on passe vous voir. Un souffle collectif porte ce curieux objet qui n'est pas tout à fait un film, de l'aveu même de Jacques Doillon. Tout le monde veut en être. Aussi verra-t-on plusieurs artistes en devenir, issus pour certains du Café-théâtre, participer aux scènes : la troupe du Splendid, Coluche, Daniel Auteuil, Miou-Miou, Pierre Desproges, Jacques Higelin ou encore Gérard Depardieu dans son premier rôle. Les réalisateurs Alain Resnais et Jean Rouch tournent chacun une séquence spéciale pour Gébé. On y voit respectivement des yuppies défenestrés à New York, comme en 1929, suite à l'effondrement des cours de la bourse, et un

village africain apprenant par la radio qu'« ils l'ont fait », en Europe : ils ont tout arrêté pour réfléchir. La version finale a été considérablement réduite par rapport au matériau initial accumulé. La lecture, en parallèle, de l'album *L'An 01* permet de mieux mesurer l'inventivité de Gébé. On ne peut que décrire ici quelques planches marquantes.

Un dessin du 30 novembre 1970 montre, sur deux colonnes, des travailleurs massés sur le quai de la gare, agglutinés dans les wagons du train puis déversés, en gare, vers les portes des usines et les chaises des bureaux. Guère de différences entre les deux colonnes, hormis des vitres changées en visages souriants, dans la colonne de droite. C'est toujours la même masse, indiscernable, à ceci près que le regard qu'elle porte sur la vie vient de changer. Cet écart préserve la possibilité du pas de côté. Prenez garde, on vous aura prévenus, gardiens de l'ordre et de la normalité : un de ces beaux matins, il est possible que la « masse » file au square, pousse vers la mer ou s'arrête au bistrot. En d'autres termes, qu'elle se soustraie aux plans industriels qui, avec leurs autoroutes, leurs piscines, leurs usines et leurs H.L.M pour regarder la télé, font culminer l'obsession de l'espèce humaine : se distraire d'elle-même pour supporter sa condition de mammifère spirituel (« De l'origine de l'espèce humaine au VIII^e Plan », planche du 10 mai 1971).

Gébé prône l'affirmation de soi, la vie à grands bords, plutôt que l'effacement de soi des numéros jetés à larges brassées entre les mâchoires des machines. Dans l'usine et au dehors. Les amants ne jouent plus le rôle imposé, ils ne font plus de projets d'avenir. Plus besoin de calquer le rythme de la production et disséquer une vie en séquences successives. Ils sont juste là, alanguis sous les draps, ou étendus sur les pelouses, à savourer l'heure. Cela a davantage de sens que de servir l'expansion de la biscuiterie Belin, par exemple, plus grosse fabrique de langues de chat d'Europe, implantée à la jonction de la ville nouvelle d'Évry. La planche du 30 août 1971 montre comment l'industrie recycle les plaisirs de l'enfance pour s'accroître et dévaster de bonnes terres et des forêts. En quelques vignettes, on passe des joies puérides à la construction de la « zone d'activités » (c'est plus avenant que « zone industrielle ») créatrice d'emplois et tournée vers les débouchés internationaux. Chez Gébé, les textes qui entourent les dessins sont précieux. Aussi apprend-on que « pour servir la plus grosse fabrique de langues de chat d'Europe, les CEG [collèges d'enseignement général, NdR] des alentours se chargent d'amener la future main d'œuvre au niveau de l'emploi, par la crétinisation gratuite et obligatoire ». En bas de la planche, deux questions. La première, du côté d'un gros matou gominé tirant la langue, M. Belin : « connaissez-vous un type du nom de Belin ? A-t-il de si gros besoins d'argent ? » La seconde, accompagnant le visage d'un fou, désarmé devant une assiette dans laquelle traîne un minuscule biscuit : « connaissez-vous un type que le manque de langue de chat rende fou ? » Le décollage industriel semble implacable, mais dès que l'on interroge la finalité du travail et nos aptitudes à l'autonomie, la parade coule de source. Rien à faire contre la publicité et les milliards investis par Belin ? Si ! Transmettre la recette, facile, de la langue de chat : « n'importe qui peut la réussir. Vous n'avez pas besoin de faire chier des gens huit heures par jour toute leur vie pour qu'ils vous fassent vos langues de chat. Avec chacun 100 gr. de sucre, 60 gr. de farine, 40 gr. de beurre et deux œufs, vous pouvez faire crever un trust ».

Alors que son collègue Pierre Fournier vient d'organiser la manifestation antinucléaire du Bugey et utilise sa page dans *Charlie Hebdo* pour fédérer le mouvement écologiste naissant avec un zèle intransigeant, Gébé poursuit un but semblable par des voies plus légères mais non moins profondes, en relation permanente avec les lecteurs. Parmi les scènes notables filmées par Doillon, citons ce potager sur les trottoirs de Paris, les vestiges du métro où les visiteurs s'exercent à se faufiler entre deux statues massives et rapprochées, mimant la promiscuité vécue chaque jour ouvré par les usagers, ou encore ces musées remplis de babioles, où les humains de *L'An 01* contemplent, éberlués, les objets inutiles qui faisaient le quotidien de leurs aînés : des lustres, des mini-aspirateurs, des caddies, des appareils électro-ménagers de pointe. Les *choses*, ou l'histoire des années soixante, telle que Georges Pérec l'envisageait dans son roman paru en 1965. Avec

l'An 01, Gébé veut en finir avec cette histoire d'accumulation d'objets qui rendent les hommes à leur image, inertes. La planche du 11 octobre 1971, intitulée « Tract », s'attaque précisément à cette passivité entretenue par la société industrielle. De part et d'autre d'un fil noir, le dessin présente ceux qui sont dans le champ des caméras de télé, et ceux qui sont devant leur poste ; ceux qui écrivent les journaux, et ceux qui les écoutent ; ceux qui font la musique, et ceux qui l'écoutent ; ceux qui font le sport et ceux qui regardent ; ceux qui montrent et ceux qui imitent ; ceux qui font le soleil et ceux qui s'y mettent. En définitive, ceux qui « pédalent dans le système et ceux qui les amusent », juste ce qu'il faut pour donner aux premiers l'impression de vivre. Mais tirez sur le fil noir, dit Gébé, osez vivre par et pour vous-même, et le spectacle permanent s'écroule. Fin de la séparation, fin de la fausse unité sociale : c'est *l'An 01*. On trouvera difficilement illustration plus fine de la formule situationniste selon laquelle, si le capitalisme industriel réunit le séparé (c'est-à-dire les consommateurs atomisés), il ne le réunit qu'« en tant que séparé ».

Le tournage du film va bon train, des chansons signées François Béranger s'ajoutent aux scènes. Un peu partout, la vie se met à ressembler à *L'An 01*, comme lorsque les gens jettent vraiment leurs clés dans la rue : « Ouvre ta porte, Retire la clé, Ouvre la fenêtre, Et jette ta clé dans la rue ! ». Les lecteurs participent toujours autant. Parfois pour objecter à l'utopie de la grande démobilisation, comme dans cette lettre d'un certain Jean Blanquet, dessinateur et poète (semble-t-il toujours vivant aujourd'hui, si l'on se fie à un blog Internet), que Gébé, fort amène, cite en intégralité le 22 novembre 1971, en ajoutant qu'il s'agit d'une lettre qu'il aurait pu s'écrire lui-même. L'interlocuteur estime que 01 n'est pas viable, en l'état de la société du début des années 1970, car il invite les gens à revenir à une vie plus simple, centrée sur des besoins limités. Or, réaliser 01 ce serait au contraire dépasser la société existante, œuvre d'un type humain spirituellement supérieur. Ce surpassement de la société établie, ce n'est pas ce que l'interlocuteur de Gébé a vu en germe au Bugey, où régnait selon lui un ennui mortel et ce sentiment que les manifestants étaient venus là pour passer le temps. Écho des critiques abjectes adressées à Fournier, après Bugey, par des groupuscules de la gauche prolétarienne tels que le journal *Tout !*, fondé entre autres par l'architecte Roland Castro (passé en cinquante ans de Mao à Macron) : les manifestants avaient un week-end de libre, alors ils sont venus se morfondre à la marche. Dans sa lettre à Gébé, Jean Blanquet surenchérit : un type habitué à manger de la viande, si on lui supprime sa ration, ne va pas se convertir à l'ascèse. Il aura faim, et fera tout ce qui est en son pouvoir pour satisfaire son besoin. Autrement dit, quand on est pris dans le système des objets et médusé par les mirages de la société de consommation, on peut certes aspirer parfois à des vacances, on ne transigera pas, le reste du temps, sur ses besoins. Offrez aux gens des voitures peu coûteuses et efficaces, ils ne les refuseront pas. À moins, répète le lecteur, qu'un changement spirituel n'intervienne en amont. À moins que l'on interroge le sens de la vie.

Gébé est conduit à approfondir sa réflexion. Jusqu'au 6 novembre 1972, où il déclare que le film est terminé, on se délecte de planches qui touchent au cœur de la vision écologique naissante. L'artiste raille le « socialisme compétitif et de progrès » et ses objectifs grandioses : nationalisation des fumées ; autogestion des déchets ; nuisances égales pour tous ; travail propre, assis et des deux mains ; et un bon livre à 60 ans (17 janvier 1972). Il évoque la « prise de conscience sensuelle » qui raccorde au monde et démystifie le quotidien mécanique et la froideur des rapports hiérarchiques au travail (24 janvier 1972). Une méditation sur la technique se déploie avec une planche illustrant l'échec de la voiture à réaliser le fantasme d'ubiquité (une séquence reprise dans le film). Une autre expose les liens essentiels entre technique et illusion de puissance : vous pourriez laisser filer cet instant de bonheur ou en jouir intensément, mais l'appareil photo le capture dans la boîte ; vous pourriez faire l'expérience de l'immensité d'un paysage qui se refuse à vous, mais le grillage le délimite et le réduit à votre dimension ; vous pourriez philosopher sur l'instinct qui vous pousse à vous démarquer de la masse, mais les marchandises vous assurent de votre originalité « standard ». Pourtant, en dépit de toutes les

solutions techniques, les aspirations qui les ont fait naître demeurent (17 juillet 1972). Voyez, pour rester dans le registre du rire intelligent, Blanche Gardin : ce n'est pas parce qu'on a inventé l'avion que l'on a cessé de rêver que l'on vole. Oui, on continue de rêver que l'on vole, et non pas que l'on assemble les pièces d'un Airbus dans un hangar à Toulouse²⁴. La fantaisie, c'est d'ailleurs ce qui se réduit à la portion congrue chez l'homme technocratique tel que Gébé le représente : « l'unité peuplante » des zones industrielles, des hectares de bureaux, de grandes surfaces et de parcs de loisir, dispose de plus de capacité d'achat que de capacité intellectuelle, segmenté, quant à son corps, entre le « cancer du fumeur », les « maladies du cœur », les « accidents de voiture », les « journaux-télé » et les sièges de la marque Knoll (« Géographie technocratique », 8 mai 1972).

Le grand désir de Gébé, dès le début, c'est une société qui délibère sur ses véritables besoins. Après l'arrêt général, ne seront ranimés que les services et les productions dont le manque se révélera intolérable. Si l'utopie porte loin, c'est que l'aliment réduit à la cuisson. Il en faut beaucoup au départ pour en retrouver une part substantielle à l'arrivée. Parmi ce qui demeure possible, Gébé promeut l'inventaire des productions de la société industrielle. Le mot même que Simone Weil, pionnière de la critique de l'industrialisme, emploie en 1934 dans ses *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*. Et le titre d'un court-métrage de notre dessinateur. Il y aurait un film à faire, dira-t-il tardivement (captations radio de l'émission *Là-bas si j'y suis*, en 2002), à la sortie des supermarchés, en inventoriant les caddies pour séparer le nécessaire du superflu et du néfaste. Comme Fournier à la même époque, le rapport du club de Rome, *Halte à la croissance !*, vient chiffrer ce que l'artiste a perçu avec humour et sensibilité. Et Gébé de s'adresser aux écologistes de *La Gueule ouverte* : « dites-nous tout, faites-nous peur, mais surtout donnez-nous des envies », pour qu'en comparaison celles que suscite le fric paraissent « mesquines, maigrichonnes et tartes », et pour que les « usines et les bureaux affolés à les satisfaire tombent en panne, en poussière et en ridicule » (02 avril 1973). Une leçon à retenir. Souvent, lorsque le conférencier a terminé de dérouler son argumentaire anti-industriel, vient la question pragmatique : « et, vous, que proposez-vous ? » Gébé nous donne la direction. D'abord, agir par soustraction. Il y a ce que l'on peut faire, et tout ce que l'on peut se permettre de *ne pas faire*. Frontalement, on appellera cela du boycott. Avec plus de poésie, le pas de côté de l'*An 01*. Et puis, donner envie, ce qui implique la nécessité de se nommer positivement. D'où la défense et illustration de l'idée *naturienne*, à travers ses expérimentateurs communards, ses romanciers, ses poètes, ses peintres, ses journalistes, ses théoriciens et donc, ses dessinateurs géniaux, héritiers de 68.

L'utopie de l'*An 01* est en effet, pour Gébé, le sujet fondamental aux yeux de ceux pour qui « c'est Mai toute l'année depuis mai ». Au début des années 1970, Sartre distribue *La Cause du peuple*, l'organe de la gauche prolétarienne. Gébé, lui, régale ses lecteurs de sa folie douce en déroulant les séquences à venir de son film. S'il évoque l'auteur de la *Critique de la raison dialectique*, penseur de la masse révolutionnaire en fusion, c'est sous les traits d'un pompiste-écrivain, dans une planche hilarante du 14 août 1972. Contre un plein, l'automobiliste paie Sartre au moyen de bons que l'écrivain encaisse en lui écrivant un livre de sa plus belle plume. Toujours le même : « y'a pas le choix, c'est *Les mots* ». Pendant que l'écrivain rédige son ouvrage, l'automobiliste se rend au café voisin se procurer quelques remontants pour l'intellectuel, remplacé lors de ses jours de congés par les dessinateur et scénariste Morris et Goscinny. C'est sans doute chez Gébé et Fournier (en dépit des préventions de ce dernier à l'égard de la gauche) que souffle l'élan de Mai 68, celui d'une interrogation radicale du sens de la vie, qui mêle poésie et profondeur, art et intelligence. Davantage que chez Sartre. Et, à l'évidence, bien plus que chez ces « anti-humanistes » français (les Deleuze, Foucault, Derrida, Bourdieu, etc., dont l'influence s'est de toute manière déployée longtemps après 68) en qui les « antitotalitaires » Luc Ferry et Alain Renaut ont cru voir l'essence de la *pensée 68*.

²⁴ Cf. *La technologie s'est accaparé nos rêves*. 21 juin 2019, www.piecesetmaindoeuvre.com

Aujourd'hui, François Ruffin, député « insoumis » de la Somme et admirateur de Cavanna, récupère Gébé dans sa communication *biol'chevique (sic)*, comme son ex-patron avant lui, Daniel Mermet, animateur de l'émission *Là-bas si j'y suis*, qui diffuse un documentaire de Pierre Carles autour de l'An 01 (des extraits du film entrecoupés d'entretiens avec Gébé, d'émissions de radio et d'archives traitant des débats sur la croissance zéro dans la Communauté européenne au début des années 1970). Les critiques de gauche du néo-libéralisme, bien dans la veine de ce « socialisme compétitif et de progrès » dont Gébé soulignait les impasses d'un œil goguenard, ont vu dans le confinement imposé en mars 2020 l'occasion de recycler la formule « on arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste ». Mais cette fois, au lieu de rompre la distance et de détruire le spectacle de la vie-marchandise, c'est l'accélération de la « distanciation » à tous les niveaux qui s'est produite. Les numéros transformés en troupeau aveugle, au plus grand profit des industriels du numérique et de la santé. Au détriment des pauvres, des vieux, des étudiants, de la parole et de la musique vivante, du contact charnel et de la réflexion. Au point où nous en sommes, nous ne pouvons prendre appui que sur des refus, lesquels, dit Gébé, sont les fondements de toute utopie. En tenant bon, peut-être les barbus à l'hélice au chapeau, personnages initiateurs de *L'An 01*, reviendront-ils nous voir, semer une belle pagaille et rire un coup. Au cas où, par aventure, on puisse tout arrêter avant que tout ne s'arrête.

Renaud Garcia
Hiver 2020-2021

Lecture :

- *L'An 01*, L'Association, 2014.
- *Berck* (1965)
- *Tout Berck* (1992)
- *L'Âge du fer* (1992)
- *Une plume pour Clovis* (1975)
- Etc.